This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fry I 6.16

FRY COLLECTION

PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE [illegible]ST FRY

MEMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT,

Par le C. ANTOINE HAMILTON.

I. PARTIE.

M. DCC. LX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les aventures du Comte de Grammont, très piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le regne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une maniere si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matiere en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main, à qui l'on doit encore d'autres ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où l'on exagere la difficulté qu'il y a de bien répresenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontispi-

ce. Au reste il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au *Voyage de la Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même légereté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires & du Discours qui les précede.

Antoine Hamilton, dont nous parlons, étoit de l'ancienne Maison de ce nom en Ecosse. Il naquit en Ir-

lande. Il eut pour pere le Chevalier Georges Hamilton, petit fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mere étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arriverent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'Yorck, son frere, qui passerent en France. Ils y amenerent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut réta-

blî sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton, il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes, il l'épousa enfin; & c'est la tendresse qu'*Antoine* avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put

obtenir d'emploi en Angleterre ; & rien ne fut capable d'ébranler ni sa Religion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jacques étant monté sur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de répu-

tation. Il mourut à S. Germain le 21. Avril 1720, dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables: mais ce qui est plus digne de louanges, à ces agrémens qui sont frivoles sans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.

EPITRE
A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (*a*) vit le jour,
De Menodaure (*b*) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées;
Et va finir son vaste tour
De vers les Isles fortunées:

(*a*) Corizande des Andoüains, ayeule du Comte de Grammont.

(*b*) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

Vous, qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la Guerre & dans l'Amour

C'est à vous, Monsieur, que cet Ecrit s'adresse, car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne,
Témoins Don Brite à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaspar Boniface à Bréda;
Enfin Catalane & Gasconne,

Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne :
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de
la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voisins grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractere soit si peu connu dans des Provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entrepren-

dre ? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire,
Où les talens succombent tous :
Et quelque empressement que l'on ait
à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire :
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir

des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes : mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Théses de Logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraison

funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas vôtre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il joüit en repos de sa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main;
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison : & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits (a)
A des Ouvrages de tous prix,
Sur-tout à ceux des beaux esprits
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers.
Où tous faiseurs de chansonnettes,
[Tendres Héros de leurs quartiers]
Viennent dans des Vers familiers,

(a) Le Mercure Galant.

Usurper le nom de Poëtes,
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeau & Musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux
C'est là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bisarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve, & jamais rare.
C'est-là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elégies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies;
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit
pas moyen de vous insérer dans

un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premieres voies, résolus malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mere y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine ;
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords ;

Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hypocrene,
Badinent pour quelque Climene,
Ou, quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène ;
La Fare ! & vous, Abbé sçavant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant ;
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomene & Thalie, quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit

donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit, ſans nous effrayer : c'étoit celle de votre Philoſophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel reſta clair & ſerein;
Point de murmure ſouterrein,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux
mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le ſpectre qui de nuit apparut à Brutus,
Il n'avoit point l'air de Lains,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,

Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Qui sortent des Royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit le haut de ſon viſage :
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chèz la belle Mazarin
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon
teint.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie : mais il ne put s'empêcher de ſoûrire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſiéges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler : mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous

avions laissé sur la table : J'aprouve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l exécution : mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraine ?

L'un tendre, fidele, & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine ptisane,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux,
Que l'Inconstance & la Tocane.
L'autre d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,

Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plait; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embarraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des évenemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques : mais courtes & légéres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir,

&

& ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie,
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé. (a)

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractere, cela ſentiroit le Panégyrique; & ce ſera aſſez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien

(a) Penſée fauſſe. C'eſt peut-être la ſeule choſe qui ſoit repréhenſible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en ſon genre.

de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement en parlant de ſes aventures, de dónner des couleurs à ſes défauts, du rélief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes
faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles ;
Faites le voir, ſuivant en tous lieux
les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du
repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles ;
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux
traits fertiles,

Le faſſent voir en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & des guerres civiles
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux Amans heureux ou tranquilles;
Déſolateur de ſes Rivaux;
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur-tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (*a*),
Sur lequel, ſoutenant téméraire menace
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Albant,

(*a*) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un Cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il enleva le (*a*) Bouquinguant.
Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous, n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du misérable Poétique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique ;

(*a*) Il persuada au Duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shrewsbury, firent, pour l'en empêcher ; Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

Mais ne les condamnez jamais :
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique :
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & Gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis : mais que celui de ne pas tomber dans la verſificaſion rampante nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter

ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il; & par les ſouhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéreſſe toûjours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
Et que le Pere Séraphin
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin :
Et que ce ſoit toujours en vain
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes.

Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi long-tems vécu.

A tant, se tut le Normand Philosophe,
De son tems gentil Cler, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensépulturé.
Or, s'en partit revoir la (*a*) cointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;

(*a*) Vieux mot qui se disoit des personnes belles, ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *côant*.

Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende;
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin;
A donc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feſte & moult joyeux (*a*) Hutin
A grand (*b*) randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſir Benſerade,
Le Preux Chapelle & Maître Chapelain,

(*a*) Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainſi appellé, parceque dans ſon enfance il étoit mutin.

(*b*) Avec empreſſement.

Les Damoizels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roi de Joûteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là le menrons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par haſard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſons cette longue Let-

Ses aventures au siege d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. *Il est exilé de la Cour de France*, 116

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des personnes qui composoient cette Cour, 161

CHAPITRE VII.

*Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton, *Diverses aventures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet de Chambre à Paris*, 207

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumonier Poussatin. *Relation du siége de Lérida. Mariage du Duc d'*Yorck, 274

Fin de la Table de la I. Partie.

MEMOIRES

MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne liſent que pour ſe divertir me paroiſſent plus raiſonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts ; je déclare, que ſans me mettre en peine de la ſévere érudition de ces derniers, je

n'écris que pour l'amuſement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Tems, ou la diſpoſition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertiſſent le Lecteur, ne m'embarraſſeront guere dans l'arrangement de ces MÉMOIRES.

Dans le deſſein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choſes qui le diſtinguent auront place dans ces Fragmens, ſelon qu'elles s'offriront à mon imagination, ſans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvû que l'aſſemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ſes Héros comme ſes Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui ſemble, & promene l'attention des autres ſur de curieuſes Antiquités,

ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas à beaucoup près si grand que son pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son pere *Antigonus* n'étoit que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un abrégé de sa Mort ; par un sommaire de ses divers Exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Dissertation sur son Précepteur *Pythagore* ; & comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui

après avoir gagné le Prix de la Course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume ; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'Historien de toute l'Antiquité, auquel on doit le plus ; c'est seulement pour autoriser la maniere dont j'écris une Vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un Homme, dont le caractere inimitable efface des défauts, qu'on ne prétend point déguiser ; un Homme illustre par un mélange de Vices & de Vertus, qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait

accord, brillantes par leurs oppositions.

C'eſt ce relief incompréhenſible, qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu & les divers états d'une longue Vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de ſon Siecle. C'eſt par-là qu'il a fait les délices de tous les Pays où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence, & de ceux enfin, où il a conſervé la liberté de ſon jugement, dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur au milieu des dangers les plus ſérieux de la Guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son Portrait. A l'égard de sa figure, *Bussi & Saint-Evrémont*, Auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel sur la jalousie. *Saint-Evremont* s'est servi d'autres couleurs, pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Siéges & de Batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre Héros; & c'est lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de sa Vie, quand la sincérité, dont il étale son adresse, sa

vivacité, ses supercheries, & les divers stratagêmes dont il s'est servi, soit en Amour soit au Jeu ; exprime naturellement son caractere.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit ; puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulieres & les moins connues de sa Vie.

CHAPITRE II.

En ce tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites armées, & ces armées faisoient de grandes choses. La fortune des Grands dé

la Cour dépendoit de la faveur du Miniſtre ; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoué. De vaſtes projets jettoient au cœur des Etats voiſins les fondemens de cette Grandeur redoublable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les rues durant la nuit : mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneſſe, en entrant dans le Monde, prenoit le parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit, ſe faiſoit Chevalier : Abbé, qui pouvoit ; j'entens, *Abbé à Bénéfice.* L'habit ne diſtinguoit point le Chevalier de l'Abbé ; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siége de *Trin.* Ce fut ſa premiere Campagne, & il y porta ces diſpoſitions heureuſes, qui préviennent favorable-

ment, & qui font qu'on n'a besoin, ni d'Amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités ; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée ; & comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Plessis-Pralin*, & le fameux Vicomte *de Turenne* étoient ses Maréchaux de Camp.

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une Puissance, à laquelle rien ne peut résister, eut trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de

Bombes, & par le ravage de cent Pieces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux soûterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes Sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des Assiégeans & le courage des Assiégés; & par conséquent les siéges étoient d'une longueur raisonnable; & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Trin*. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes: mais on ne s'ennuya plus dans l'Armée depuis que le Chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la Tranchée; plus de sérieux chez les Généraux; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cher-

choit & portoit par-tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voyoit des Gens de mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réussissoient pas; les autres admiroient ses talens, & recherchoient son amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractere de son esprit. Il l'avoit simple & naturel: mais le discernement & la délicatesse, des plus fins & des plus déliés. Plein de franchise & de probité dans toutes ses manieres; le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut absolument que

le Chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit, qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnerent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vûs. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens,& le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux, tour à tour régalés, admirerent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se déshonorer, que de ne se pas soumettre à son goût. *Matta* lui laissoit le soin de louer la

Table, & d'en faire les honneurs; & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau, que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer : mais il s'apperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chere, une petite œconomie, des Domestiques infideles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant, pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avoit le soin les eût séparement avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dé-

pense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil; & ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. *Mata* s'éveilla sans qu'il s'en apperçût; & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroissoit enseveli, & ce profond silence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. » Voilà, dit le Chevalier, » un réveil assez gai & assez bouf» fon; & à qui en as-tu donc? ou » si c'est aux Anges que tu ris? Ma » foi, Chevalier, dit *Matta*, je » ris d'un songe que je viens de » faire, si naturel & si plaisant,

» qu'il faut que je t'en fasse rire » aussi. Je rêvois que nous avions » renvoyé M. le Maître d'Hôtel, » M. le Chef-de-Cuisine, & M. » notre Officier; résolus pour le » reste de la campagne d'aller » manger chez les autres, comme » les autres étoient venus manger » chez nous. Voilà mon songe; » & toi, Chevalier, à quoi rê- » vois-tu?

» Pauvre esprit, dit le Cheva- » lier, en haussant les épaules, te » voilà d'abord sur le côté; te voi- » là dans la consternation & l'hu- » milité, pour quelques mauvais » propos que le Maître d'Hôtel » t'aura tenus comme à moi. Quoi! » après la figure que nous avons » faite, à la barbe des Grands & » des Etrangers de l'Armée, quit- » ter la partie & comme des Sots, » plier bagage comme des Cro- » quans, au premier épuisement

» de finance ? Tu n'as point de » sentiment. Où est l'honneur de » la France ? Et où est l'argent, dit » *Matta* ? Car mes Gens se don- » nent au diable qu'il n'y a pas » dix écus dans la maison ; & je » crois que les tiens ne t'en gar- » dent guere davantage : car il y » a plus de huit jours que je ne t'ai » vû, ni tirer ta bourse, ni comp- » ter ton argent ; amusement qui » t'occupoit volontiers en prospé- » rité.

» Je conviens de tout cela dit » le Chevalier. Mais je veux te » faire convenir, que tu n'es » qu'une poule mouillée dans cet- » te occasion ; & que seroit-ce de » toi, si tu te voyois dans l'état où » je me suis trouvé à Lyon qua- » tre jours avant d'arriver ici. » Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III.

» Voici, dit *Matta*, qui sent
» bien le Roman, hors qu'il fau-
» droit que ce fût ton Ecuyer qui
» me contât ton histoire. C'est
» l'ordre, dit le Chevalier. Ce-
» pendant je pourrai te parler de
» mes premiers Exploits, sans
» blesser ma modestie ; outre que
» mon Ecuyer a l'accent un peu
» burlesque pour un récit héroï-
» que.

» Tu sauras donc qu'en arri-
» vant à Lyon. » Est-ce comme
cela qu'on commence, dit *Matta*?
Prends ton histoire d'un peu plus
loin ; les moindres particularités
d'une Vie comme la tienne méri-
tent d'être contées : mais sur-tout
la maniere dont tu saluas le Cardi-

nal *de Richelieu* la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton Enfance, de la Généalogie, du Nom & de la Qualité de tes Ancêtres; car tu n'en sais pas un mot.

» Ah! que tu fais le mauvais » Plaisant! Tu crois que tout le » monde est de ton ignorance. Tu » t'imagines donc que je ne con» nois pas les *Mendores*, ni les » *Corisandes*; moi! Je ne sais peut» être pas qu'il n'a tenu qu'à mon » Pere d'être Fils d'Henri IV. Le » Roi vouloit à toute force le re» connoître, & jamais ce traître » d'homme n'y voulut consentir. » Vois un peu ce que ce seroit que » les GRAMMONTS sans ce beau » travers! Ils auroient le pas de» vant les *Cesars de Vendôme*. Tu » as beau rire, c'est l'Evangile. » Mais venons à notre fait.

» On me mit au Collége de Pau,
» dans la vûe de me faire d'Eglise : mais comme j'avois bien d'autres vûes, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le Précepteur & les Régens perdoient leur Latin, en me le voulant apprendre. Le vieux *Brinon*, qui me servoit de Valet-de-Chambre & de Gouverneur, avoit beau me menacer de ma Mére : je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais. Cependant on me traitoit en Ecolier de ma qualité ; j'eus toutes les Dignités de la Classe, sans les avoir méritées, & sortis du Collége à-peu-près comme j'y étois entré. On trouva que j'en savois encore de reste pour l'Abbaye, que mon Frere avoit demandée pour moi.

» Il venoit d'épouser la Niece

» d'un Miniſtre devant qui tous
» genoux fléchiſſoient. Il voulut
» me préſenter à lui. J'eus peu de
» peine à quitter mon Pays, &
» beaucoup d'impatience d'arri-
» ver à Paris. Mon frere m'ayant
» tenu quelque tems auprès de lui
» pour me dégourdir ; il me lâcha
» par la Ville pour perdre l'air de
» la Campagne, & trouver celui
» du Monde. Je l'attrapai ſi bien
» que je ne voulus plus m'en dé-
» faire quand il fut queſtion de
» me préſenter à la Cour en Equi-
» page d'Abbé. Tu ſais comme on
» ſe mettoit alors. Tout ce qu'on
» obtint de moi fut de mettre une
» Soutane par-deſſus mes habits ;
» & mon frere mourant de rire de
» mon habillement Eccléſiaſtique,
» voulut en faire rire les autres.
» J'avois la plus belle têre du mon-
» de, bien poudrée & bien friſée,
» par-deſſus ma Soutane ; & par-

» dessous des Botines blanches &
» des Eperons dorés. Le Cardinal
» qui avoit l'esprit pénétrant, n'a-
» voit garde de rire. Cette éléva-
» tion de sentiment lui donna de
» l'ombrage. Il jugea de ce que se-
» roit un génie, qui à cet âge se
» moquoit de la Tonsure, & mé-
» prisoit le petit Colet.

» Quand mon frere m'eut re-
» mené chez lui : *Or ça, notre*
» *petit Colet*, me dit-il, *cela s'est*
» *passé à merveille, & votre ajus-*
» *tement mi-parti de Rome, &*
» *d'Epée, a beaucoup réjoui la*
» *Cour : mais ce n'est pas tout : il*
» *faut opter, mon petit Cavalier.*
» *Voyez donc, si vous en tenant à*
» *l'Eglise, vous voulez posséder de*
» *grands biens, & ne rien faire ;*
» *ou, avec une petite légitime, vous*
» *faire casser bras & jambes, pour*
» *être le* Fructus Belli *d'une Cour*
» *insensible, & parvenir sur la fin*

» *de vos jours à la dignité de Ma-*
» *réchal de Camp avec un Œil de*
» *verre & une jambe de bois.*

» *Je sais*, lui dis-je, *qu'il n'y a*
» *aucune comparaison entre ces*
» *deux états, pour la commodité*
» *de la vie : mais comme il faut*
» *chercher son salut préférablement*
» *à tout, je suis résolu de renoncer*
» *à l'Eglise, pour tâcher de me*
» *sauver ; à condition néanmoins*
» *que je garderai mon Abbaye.*
» Les remontrances & l'autorité
» de mon frere furent inutiles pour
» m'en détourner, & il fallut bien
» me passer ce dernier article pour
» m'entretenir à l'Académie.

» Tu sais que je suis le plus adroit
» Homme de France ; ainsi j'eus
» bientôt appris tout ce qu'on y
» montre ; & chemin faisant, j'ap-
» pris encore ce qui perfectionne
» la Jeunesse, & rend honnête-
» homme ; car, j'appris encore

» toutes ſortes de Jeux aux Cartes & aux Dez. La vérité eſt que je m'y crus d'abord plus ſavant que je ne l'étois ; comme je l'ai dans la ſuite éprouvé.

» Ma Mere, qui ſut le parti que je prenois, pleura la Profeſſion que j'avois quittée, & ne put ſe conſoler de celle que j'avois priſe. Elle avoit compté que dans l'Egliſe je ſerois un Saint ; elle compta que je ſerois un Diable dans le Monde, ou tué à la Guerre. Je mourois d'envie d'y aller : mais comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une Campagne à *Bidache*, avant que d'en faire une à l'Armée.

» Quand je fus de retour auprès de ma Mere, j'avois tellement l'air de la Cour & du Monde, qu'elle eut du reſpect pour moi, au lieu de me gronder de mon

» entêtement pour les Armes. J'é-
» tois son Idole, & me trouvant
» inébranlable, elle ne songea qu'à
» me garder le plus qu'elle pour-
» roit, en attendant qu'on fît mon
» petit Equipage.

» Le fidele *Brinon*, qui me fut
» donné pour Valet-de-Chambre,
» devoit encore faire la charge de
» Gouverneur & d'Ecuyer : parce-
» que c'est peut-être le Gascon
» unique, qu'on verra jamais sé-
» rieux & rébarbatif au point où
» il l'est. Il répondit de ma con-
» duite sur la Bienséance & la Mo-
» rale, & promit à ma Mere qu'il
» rendroit bon compte de ma Per-
» sonne dans les dangers de la
» Guerre. J'espere qu'il tiendra
» mieux sa parole à l'égard de ce
» dernier article, qu'il n'a fait sur
» les autres.

» On fit partir mon Equipage
» huit jours avant moi. C'étoit
» toujours

» toujours autant de tems que ma
» Mere gagnoit, pour me faire
» des exhortations. Enfin après
» m'avoir bien conjuré d'avoir la
» crainte de Dieu devant les yeux,
» & l'amour du Prochain en re-
» commandation, elle me laissa
» partir sous la garde du Seigneur
» & du sage *Brinon*.

» Dès la seconde Poste nous pri-
» mes querelle. On lui avoit mis
» quatre cens Louis entre les mains
» pour ma Campagne. Je les vou-
» lus avoir. Il s'y opposa forte-
» ment. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
» *est-ce à toi cet argent, ou, si on*
» *te l'a donné pour moi? A ton*
» *avis, il me faudroit un Tréso-*
» *rier pour ne payer que par Or-*
» *donnance*. Je ne sais si ce fut par
» pressentiment qu'il s'attrista;
» mais ce fut avec des violences
» & des convulsions extrêmes qu'il
» se vit contraint de céder. On

» eut dit que je lui arrachois le
» cœur.

» Je me sentis plus léger & plus
» gai depuis le dépôt donc je l'a-
» vois soulagé ; lui au contraire
» parut si accablé, qu'on eût dit
» que je lui avois mis quatre cens
» livres de plomb sur le dos, en lui
» ôtant ces quatre cens Pistoles.
» Il fallut fouetter son cheval moi-
» même, tant il alloit pesamment,
» & se retournant de tems en tems :
» *M. le Chevalier*, me disoit-il,
» *ce n'est pas ainsi que Madame*
» *l'entend*. Ses réflexions & ses
» douleurs se renouvelloient à cha-
» que Poste ; car au lieu de don-
» ner dix sols au Postillon, j'en
» donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lyon.
» Deux Soldats nous arrêterent à
» la Porte de la Ville pour nous
» mener chez le Gouverneur. J'en
» pris un pour me conduire à la

» meilleur Hôtellerie, & mis
» *Brinon* entre les mains de l'au-
» tre, pour aller rendre compte
» au Commandant de mon voya-
» ge, & de mes desseins.

» Il y a d'aussi bons Traiteurs à
» Lyon qu'à Paris : mais mon Sol-
» dat, selon la coûtume, me me-
» na chez ses amis, dont il me
» vanta la maison, comme le lieu
» de la Ville où l'on faisoit la che-
» re la plus délicate, & où l'on
» trouvoit la meilleure compa-
» gnie. L'Hôte de ce Palais étoit
» gros comme un muid ; il s'ap-
» pelloit *Cerise.* Il étoit Suisse de
» nation, empoisonneur de pro-
» fession, & voleur par habitu-
» de. Il me mit dans une cham-
» bre assez propre, & me de-
» manda si je voulois manger en
» compagnie, ou seul. Je vou-
» lus être de l'Auberge, à cause
» du Beau-Monde, que le Sol-

» dat m'avoit promis dans cette
» maiſon.

» *Brinon*, que les queſtions du
» Gouverneur avoient impatien-
» té, revint plus renfrongné qu'un
» vieux Singe ; & voyant que je
» me peignois un peu pour deſ-
» cendre: *Et que voulez-vous donc*,
» *Monſieur*, me dit-il ? *Aller trot-*
» *ter par la Ville ? Non pas ? n'eſt-*
» *ce pas aſſez trotté depuis le ma-*
» *tin ? Mangez un morceau, &*
» *couchez-vous à bonne heure, pour*
» *être du matin à cheval à la poin-*
» *te du jour. Monſieur le Contrô-*
» *leur*, lui dis-je, *je ne veux ni*
» *trotter par la Ville, ni manger*
» *ſeul, ni me coucher à bonne heu-*
» *re. Je veux ſouper en compagnie*
» *là-bas. En pleine Auberge ?* s'é-
» cria-t'il : *Hé ! Monſieur, vous*
» *n'y ſongez pas. Je me donne au*
» *Diable, s'ils ne ſont une dou-*
» *zaine de Baragouineurs à jouer*

» *Cartes & Dez, qu'on n'entendroit*
» *pas Dieu tonner.*

» J'étois devenu insolent de-
» puis que je m'étois emparé
» de l'argent ; & voulant com-
» mencer à me soustraire de la
» domination de mon Gouver-
» neur : *Savez-vous bien, Mon-*
» *sieur Brinon*, lui dis-je, *que je*
» *n'aime pas qu'un Sot fasse le rai-*
» *sonneur ? Allez-vous en souper,*
» *s'il vous plaît, & que j'aie ici*
» *des chevaux de Poste avant le*
» *jour.*

» J'avois senti petiller mon ar-
» gent au moment qu'il avoit lâ-
» ché le mot de *Cartes & Dez*. Je
» fus un peu surpris de trouver la
» salle où l'on mangeoit remplie
» de figures extraordinaires. Mon
» Hôte, après m'avoir présenté,
» m'assura qu'il n'y avoit que dix-
» huit ou vingt de ces Messieurs
» qui auroient l'honneur de man-

» ger avec moi. Je m'approchai
» d'une table où l'on jouoit, & je
» faillis à mourir de rire. Je m'é-
» tois attendu à voir bonne com-
» pagnie & gros jeu ; & c'étoient
» deux Allemands qui jouoient au
» trictrac. Jamais chevaux de ca-
» rosse n'ont joué comme ils fai-
» soient : mais leur figure, sur-
» tout, passoit l'imagination. Ce-
» lui auprès de qui j'étois étoit
» un petit *Ragot*, grassouillet &
» rond comme une boule. Il avoit
» une fraise avec un chapeau poin-
» tu haut d'une aune. Non, il n'y
» a personne, qui d'un peu loin,
» ne l'eût pris pour le dôme de
» quelque Eglise avec un clocher
» dessus. Je demandai à l'Hôte ce
» que c'étoit ? *Un Marchand de*
» *Bâle*, me dit-il, *qui vient ven-*
» *dre ici des chevaux : mais je*
» *crois qu'il n'en vendra guere de*
» *la maniere qu'il s'y prend ; car il*

» *ne fait que jouer. Joue-t-il gros*
» *jeu*, lui dis-je ? *Non pas à pré-*
» *sent*, dit-il; *ce n'est que pour leur*
» *écot, en attendant le souper :*
» *mais quand on peut tenir le petit*
» *Marchand en particulier, il joue*
» *beau jeu. A-t-il de l'argent*, lui
» dis-je ? *Oh, oh*, dit le perfide
» Cerise, *plut à Dieu que vous lui*
» *eussiez gagné mille pistoles & en*
» *être de moitié, nous ne serions*
» *pas long-tems à les attendre.*

» Il ne m'en fallut pas davanta-
» ge pour méditer la ruine du *Cha-*
» *peau pointu*. Je me remis au-
» près de lui pour l'étudier. Il
» jouoit tout de travers, écoles
» sur écoles, Dieu sait. Je com-
» mençois à me sentir quelques
» remords sur l'argent que je de-
» vois gagner à une *petite Citrouil-*
» *le* qui en savoit si peu. Il perdit
» son écot, on servit, & je le fis
» mettre auprès de moi. C'étoit

» une table de Réfectoire, où
» nous étions pour le moins vingt-
» cinq, malgré la promesse de
» mon Hôte.

» Le plus maudit repas du mon-
» de fini, toute cette cohue se dis-
» persa, je ne sais comment, à la ré-
» serve du *petit Suisse*, qui se tint
» auprès de moi, & l'Hôte qui se
» vint mettre de l'autre côté. Ils
» fumoient comme des Dragons,
» & le *Suisse* me disoit de tems en
» tems : *Demande pardon à Mon-
» sieur de la liberté grande* ; & là-
» dessus m'envoyoit des bouffées
» de tabac à m'étouffer. Monsieur
» *Cerise* de l'autre côté me de-
» manda la liberté de me deman-
» der si j'avois jamais été dans son
» Pays, & parut surpris de me
» voir assez bon air, sans avoir
» voyagé en Suisse.

» Le *petit Ragot*, à qui j'avois
» à faire étoit aussi questionneur

» que l'autre. Il me demanda si je
» venois de l'Armée de Piedmont;
» & lui ayant dit que j'y allois, il
» me demanda si je voulois ache-
» ter des Chevaux; qu'il en avoit
» bien deux cens, dont il me fe-
» roit bon marché. Je commen-
» çois à être enfumé comme un
» jambon; & m'ennuyant du ta-
» bac & des questions, je pro-
» posai à mon homme de jouer
» une petite pistole au trictrac,
» en attendant que nos gens eus-
» sent soupé. Ce ne fut pas sans
» beaucoup de façons qu'il y con-
» sentit, en me demandant par-
» don de la *liberté grande*.

» Je lui gagnai partie, revan-
» che, & le tout, dans un clin
» d'œil; car il se troubloit, & se
» laissoit enfiler, que c'étoit une
» bénédiction. *Brinon* arriva sur
» la fin de la troisieme partie, pour
» me mener coucher. Il fit un

» grand ſigne de croix, & n'eut
» aucun égard à tous ceux que je
» lui faiſois de ſortir. Il fallut
» me lever pour lui en aller don-
» ner l'ordre en particulier. Il
» commença par me faire des ré-
» primandes de ce que je m'en-
» canaillois avec un vilain monſ-
» tre comme cela. J'eus beau lui
» dire que c'étoit un *gros Mar-*
» *chand* qui avoit force argent,
» & qui ne jouoit non plus qu'un
» enfant. *Lui, Marchand?* s'écria-
» t'il. *Ne vous y fiez pas, M. le*
» *Chevalier. Je me donne au Dia-*
» *ble, ſi ce n'eſt quelque Sorcier.*
» *Tais-toi, vieux Fou,* lui dis-je,
» *il n'eſt non plus Sorcier que toi;*
» *c'eſt tout dire: & pour te le mon-*
» *trer, je lui veux gagner quatre*
» *ou cinq cens piſtoles avant de me*
» *coucher.* En diſant cela, je le mis
» dehors, avec défenſe de rentrer,
» ou de nous interrompre.

» Le jeu fini, le *petit Suisse* dé-
» boutonna son haut-de-chausse,
» pour tirer un beau quadruple
» d'un de ses goussets, & me le
» présentant, il me demanda par-
» don de la *liberté grande*, &
» voulut se retirer. Ce n'étoit pas
» mon compte. Je lui dis que
» nous ne jouions que pour nous
» amuser; que je ne voulois point
» de son argent; & que s'il vou-
» loit je lui jouerois ses quatre
» Pistoles dans un tour unique.
» Il en fit quelque difficulté: mais
» il se rendit à la fin, & les rega-
» gna. J'en fus piqué. J'en rejouai
» une autre; la chance tourna; le
» dez lui devint favorable, les
» écoles cesserent; je perdis par-
» tie, revanche, & le tout: les
» moitiés suivirent, le tout en fut.
» J'étois piqué, lui beau joueur, il
» ne me refusa rien, & me gagna
» tout, sans que j'eusse pris six

» trous en huit ou dix parties.
» Je lui demandai encore un tour
» pour cent pistoles : mais comme
» il vit que je ne mettois pas au
» jeu, il me dit qu'il étoit tard ;
» qu'il falloit qu'il allât voir ses
» chevaux, & se retira, me de-
» mandant pardon de la *liberté*
» *grande*. Le sens froid dont il me
» refusa, & la politesse dont il me
» fit la révérence me piquerent
» tellement, que je fus tenté de
» le tuer. Je fus si troublé de la
» rapidité dont je venois de per-
» dre jusqu'à la derniere pistole,
» que je ne fis pas d'abord toutes
» les réflexions, qu'il y a à faire
» sur l'état où j'étois réduit.

» Je n'osois remonter dans ma
» chambre, de peur de *Brinon*.
» Par bonheur s'étant ennuyé de
» m'attendre, il s'étoit couché.
» Ce fut quelque consolation :
» mais elle ne dura pas. Dès que

» je fus au lit, tout ce qu'il y avoit
» de funeste dans mon aventure se
» présenta à mon imagination. Je
» n'eus garde de m'endormir. J'en-
» visageois toute l'horreur de mon
» désastre, sans y trouver de re-
» mede ; & j'eus beau tourner
» mon esprit de toutes façons, il
» ne me fournit aucun expédient.
» Je ne craignois rien tant que
» l'aube du jour : elle arriva pour-
» tant, & le cruel *Brinon* avec
» elle. Il étoit botté jusqu'à la cein-
» ture, & faisant claquer un mau-
» dit fouet qu'il tenoit à la main :
» *Debout, M. le Chevalier*, s'é-
» cria-t-il, en ouvrant mes ri-
» deaux ; *les chevaux sont à la por-*
» *te, & vous dormez encore ! Nous*
» *devrions avoir déjà fait deux*
» *Postes ; ça de l'argent ; pour*
» *payer dans la maison. Brinon*,
» lui dis-je d'une voix humiliée,
» *fermez le rideau. Comment !* s'é-

» *ne suis bon à rien*. Ensuite, com-
» me j'étois un peu soulagé de lui
» avoir fait ma confession, il me
» passa quelques projets dans la
» tête, que je ne pus lui faire ap-
» prouver. Je voulois qu'il allât
» en poste joindre mon équipage,
» pour vendre quelqu'un de mes
» habits. Je voulois encore pro-
» poser au Marchand de chevaux
» de lui en acheter bien cher à cré-
» dit, pour les revendre à bon
» marché. *Brinon* se moqua de
» toutes ces propositions ; & après
» avoir eu la cruauté de me laisser
» ser long-tems tourmenter, il
» me tira d'affaire. Les parens
» font toujours quelque vilenie à
» leurs pauvres enfans. Ma mere
» avoit eu dessein de me donner
» cinq cens louis ; elle en avoit re-
» tenu cinquante, tant pour quel-
» ques petites réparations à l'Ab-
» baye, que pour faire prier Dieu

» pour moi. *Brinon* étoit chargé de
» cinquante autres, avec ordre de
» ne m'en point parler, que dans
» quelque pressante nécessité. Elle
» arriva bien-tôt, comme tu vois.
» Voilà, pour abréger, le dé-
» nouëment de cette premiere in-
» trigue. Le jeu m'a favorisé jus-
» ques ici; car je me suis vû quin-
» ze cens louis, tous frais faits,
» depuis mon arrivée. La fortune
» est redevenue mauvaise, il la faut
» corriger. Notre argent est au
» bas; eh bien, il faut y remédier

Rien n'est plus aisé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réserve pour la derniere extrémité? La voilà ma foi venue, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison,

lui dit le Chevalier, si tu savois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourrer par tout; comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner; sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai de souper.... Et où? dit *Matta*. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon; tu sais que nous n'avons ni argent, ni crédit; & pour racommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché, dit le Chevalier, est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de *Caméran* joue au Quinze, & moi

aussi ; nous avons besoin d'argent ; il n'en sait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton Maître-d'Hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi, dit *Matta* ? Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai ? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les posteras ventre à terre entre-ci & le quartier général... Comment, Mor....! s'écria *Matta*, une embuscade ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce

pauvre Savoyard. Si c'est-là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas.... Pauvre esprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons son argent. Les Piedmontois, honnêtes-gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sais que tu ne saurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir; que sait-on ce qu'il pourroit faire? Car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, se tenant les côtés:

embrasse-moi ; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté ; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On soupa le plus agréblement du monde. *Matta* but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire

un Convié, qu'il alloit bientôt rendre très sérieux ; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu ; c'est-à-dire qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* posta son embuscade ; & le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse *Cerise*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords & quelques scrupules qui s'élevoient dans son ame. *Matta* ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir ; tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais *Caméran* ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; & il devint orageux; les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil & chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piédmontois; & au lieu de le consoler: Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi, dit l'autre? Je ne sais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit *Caméran*, en demandant des cartes. Voyez donc, dit *Matta*; & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtems. Toutes les cartes étoient

également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons ; & en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria *Matta* qui s'étoit réveillé en sursaut ? Vous avez beau tempêter ; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez ; car je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient ? dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le savoir ? dit *Matta*. Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité : Monsieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui

joue

joue aussi malheureusement que M. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries ? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; & le Seigneur *Caméran*, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. *Matta*, si cela ne l'offensoit pas ; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusques à quinze cens pistoles, & les paya dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut

celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir ; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vû faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir ; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu ; les

soldats estropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit sa libéralité : mais sa maniere d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution en mettant *Cámeran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fond inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. *de Turenne* commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le Chevalier de

Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite; & par reconnoissance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son Précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent parmi nous : mais afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier de Grammont y consentit. La Fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin,

lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; & voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte : Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez vôtre Général, il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet-de-Chambre, crut qu'il se moquoit. Je vous parle sérieusement, dit le Chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; & qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vû jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut

une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le Chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place : mais je sais bien, que sous un Regne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vûe de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exem-

ples, non-seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célebres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne songeoient guere à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siege de *Trin*, en formant quelque siége aux dépens des beautés & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligea à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les aventures & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils va-

soient bien ces deux freres ; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre geans, dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien* ; ils savoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer ? Ils étoient jeunes, bienfaits ; ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages ? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient

du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les Etrangers ; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne Fille de Henri IV, rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au Sexe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de *Tanes* étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministere. Personne ne s'en plaignoit ; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres ; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour

le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage, & les coûtumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs Maîtresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'Ecuyer, & dans les Carousels de chamarer leurs lances, leurs housses, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie: mais il l'auroit souhaitée plus simple, que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué: mais il trouvoit de la su-

perstition dans le culte & les cérémonies que l'Amour sembloit exiger mal-à-propos; cependant comme il avoit soumis sa conduite aux lumiéres du Chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, & se conformer aux Coutumes du Pays.

Ils s'enrôlerent en même-tems au service de deux Beautés, que les premiers Chevaliers-d'Honneur céderent aussi-tôt par politesse. Le Chevalier de Grammont choisit Mademoiselle *de S. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ses services à Madame *de Senantes*. *Matta* le voulut bien; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de *Senantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient for-

més ensemble, il suivit ses instructions en Amour, comme il avoit fait ses conseils sur le Jeu.

Mademoiselle *de S. Germain*, dans le premier Printems de son âge, avoit les yeux petits : mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singuliere dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand'-chose ; ses mains étoient passablement grandes ; & la Belle se consoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout

comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature : mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance & de la politesse. Tout cela couloit de source ; point d'inégalité.

Madame la Marquise *de Sénantes* passoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de passer pour rousse : mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siecle, que respecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une

attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art, ou naturellement. Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un mari, que la Sageſſe même eût fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoûtant, en honneur de ſa Profeſſion. Il y réuſſiſſoit parfaitement ; car il étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans ſa converſation, tantôt enſemble, tantôt tour-à-tour ; mais toujours mal à propos. Il n'étoit point ja-

loux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvû qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Aventuriers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtresses. Il entrerent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa Charge étoit de servir à la gloire, & non pas à l'utilité de sa Maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Véne-

rie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa Maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta* menant la sienne à son carosse lui serra la main; & au retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte; & quoique Madame *de Sénantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée, qu'on s'y prît si cavalierement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; & retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel Amant. *Matta*, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'é-

toit plus facile pour un homme de son caractere. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit ; fut longtems à table, pour se remettre des fatigues de l'amour, & se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle *de Saint-Germain*, & sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, & la solitaire *Sénantes* y donnoit son attention. Il s'en apperçut, & quitta sa Maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta ? Moi !* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses*

très humbles propositions : & là-dessus elle se mit à lui conter de quelle maniere son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf : mais qu'elle en seroit contente dans la suite : & pour la consoler il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été dans sa place ; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela : mais il étoit parti dès le matin, pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maîtresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir : il

dit que non ; & le Suiſſe lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux Perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa toilette, qui ſe coëffoit de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien : mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere viſite ne fût pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes ordres, & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les Perdrix furent renvoyées ſur l'heure ; & *Matta*, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il l'y

trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ses Perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoûtumé chez elle.

Matta lui demanda comme quoi ses manieres étoient donc si nouvelles ? *Comme quoi !* dit-elle. *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carrosse, & vous à cheval ; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lievre, que vous ne poussiez après ; & vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour, que pour me prier de mon déshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chasse, de Perdrix & d'une visite que vous avez apparemment révée comme tout le reste.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient là: *Matta* fut grondé de ses empressemens. Son ami se tuoit de lui dire, qu'ils étoient insolens, plutôt que familiers. *Matta* s'excusoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa Maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la maniere, plutôt que son repentir sur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'attention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hasarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité; qu'il ne

ſavoit pas la maniere de demander des graces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de ſervice, qu'elle le paroiſſoit dans ce moment ; & qu'il la prioit de ſe ſouvenir de lui quand l'occaſion s'en préſenteroit. La *Sénantes* ne s'en offenſa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la ſévere bienſéance, en écoutant un homme de ſon caractere, & le Chevalier de Grammont, après cette eſpece de raccommodemment, fut ſonger à ſes propres affaires auprès de Mademoiſelle de *Saint-Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait ſon bon naturel, qui le portoit à ſe mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête

lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain.*

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence de rendre la premiere visite à Monsieur *de Sénantes*, au lieu de s'amuser à demander Madame, & pour toute conclusion lui demanda, de quoi Diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes Perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il

faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au Diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de *Turin*. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parceque je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des Billets à ta Maîtresse, d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque Chanson faite I du tems de *Corisande* & d'Henri V

tu peus lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; & pourvû que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame *de Sévenies* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtems le personnage d'Estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inu-

rîles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'appaiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes* que dans les Assemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes : » Ayez la bonté, Madame, lui dit-il, de me » faire savoir où vous logez. Il » n'y a point de jour que je n'aille » trois fois chez vous, pour le » moins, sans vous y avoir en- » core pû trouver. J'y couche » pourtant d'ordinaire, lui dit-

» elle en riant : mais je vous avertis, que vous ne m'y trouverez
» jamais, que vous n'y ayez trouvé Monsieur *de Senantes* : je
» n'en suis pas la Maîtresse. Je ne
» vous le donne pas, poursuivit-
» elle, pour un homme, dont on
» voulût rechercher le commerce
» pour son agrément. Au contraire, je conviens que son humeur
» est assez bisarre, & ses manieres
» peu gracieuses : mais il n'y a rien
» de si farouche qu'on ne puisse
» familiariser avec un peu de
» soins & de complaisance. Il
» faut que je vous répete des Vers
» à ce sujet. Je les ai retenus ; parcequ'ils donnent un petit conseil, dont vous userez comme
» il vous plaira.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire,
De réussir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans,
En lieux communs, en faux sermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Histoire,
Pour les Valets force présens :
Mais, eût-il l'humeur sombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira : mais, il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle Diable de cérémonie, poursuivit-il. Quoi ! dans ce Pays-ci l'on ne sauroit voir la femme, sans être amoureux du mari ?

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très offensante ; & comme elle crut en avoir assez fait, pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose ; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à sa Maîtresse à-peu-près dans le même-tems ; il étoit tout-à-fait réfroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Ma-

demoiſelle *de Saint-Germain* ne fût plus digne que jamais de ſa perſévérance. Au contraire ſes agrémens ſe multiplioient à vûe d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de croître, d'embellir, ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit diſconvenir de ces vérités : mais il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de ſageſſe, eût été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes Contes, & qu'elle recevoit ſes Billets & ſes Préſens, ſans ſcrupule : mais qu'elle en vouloit demeurer-là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pû lui tourner la tête. Sa Femme-de-

Chambre étoit gagnée ; ses parens, charmés de ses bons-mots & de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux ; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en usage, & tout livroit la petite *Saint-Germain* à ses embûches, si la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à se livrer : mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grace qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien ; que puisque ses trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne, qui par une tendresse éternelle, & par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite, que jamais mari n'avoit su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien

de si différent, que les empressemens d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de *Saint-Germain* ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coûtume dans son pays de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là, devant que de prendre connoissance de ces distinctions, & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications: qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois: mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton; puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles se-

roient très inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux, dès qu'il en étoit question. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini, pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement rallenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame de *Sénantes*

Il voyoit cette Princesse fort choquée du peu de complaisance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite *Saint-Germain*, & deman-

da grace pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; & dès qu'ils furent d'accord, ils songerent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, & l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile; *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse; & pour chose au monde, il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, con-

tinuoit à servir sa Maîtresse à sa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement; & de cette maniere, la Cour croyoit toujours que Madame *de Sénantes* ne songeoit qu'à *Matta*; tandis que son ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de *Saint-Germain.*

On faisoit de tems en tems de petites Lotteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours; en retiroit par hasard quelque chose; & sous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par-tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux

qui les firent les communiquerent à Mademoiselle *de Saint-Germain*. Elle fit semblant d'en rire : mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à Madame *de Sénantes*. D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoyer par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en seroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers : & voulant s'en éclaircir ; il faut avouer, dit-il au Chevallier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme ; & l'on

fait des préſens à la Maîtreſſe d'un autre, pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame *de Sénantes* t'eſt fort obligée de... C'eſt toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puiſque c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien que les Gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutôt par vilenie, que par inadvertance, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtreſſe? Fi, que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fût autre choſe; perſuadé, qu'il l'avoit un peu mérité; outre qu'il n'étoit, ni aſſez défiant, ni aſſez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant,

comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur *de Sénantes*; il en fut tellement persécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere visite. Sa Maîtresse lui fut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis longtems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison, qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; & comme c'étoit la seule que *Matta* n'eût pas refusée *de Sénantes*, il y consentit. Le mari vint chez eux, pour les prendre à l'heure marquée: mais il n'y

trouva que *Matta*. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur *de Sénantes* : mais le Chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son Jeu seroit fini ; le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer si-tôt de cet embarras, & le perfide ne les sut pas plutôt en campagne qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, sous prétexte d'y trouver son mari pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train; & comme il paroissoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de

Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette premiere occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de *Saint-Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même-tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour là qu'elle ne l'avoit été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide & fort ennuyante. Elle s'apperçut bien tôt qu'elle importunoit; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse de-

mie heure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voyoit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familierement quelque part, pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie : Madame *de Sénantes*, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez séchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle *de Saint-Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand chose, & le Chevalier de Grammont voyant qu'il étoit inutile

de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur *de Sénantes* de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre; parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt, mais qu'il seroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de Madame *de Senantes*, dans l'espérance que l'éternelle *Saint Germain* en sortiroit avant elle : mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de se voir ce jour-là; tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de Madame, pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la ville, *Matta* ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisieme.

Cependant, comme son hôte étoit assez délicat sur la bonne chere; qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuisinier de tout le Piedmont; la vûe du premier service le radoucit; & mangeant fort & ferme, sans faire attention à *Sénantes*, il se flatta que le souper finiroit, sans avoir rien à démêler avec lui: mais il se trompa.

Dans le tems que le Chevalier

de Grammont vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître : dans l'étalage de mille autres qualités, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſûré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu : mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lû, perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le sujet.

» Comme vous êtes le galant » de ma femme... Moi! lui dit » *Matta*, qui vouloit faire le dis- » cret, ceux qui vous l'ont dit, » en ont menti : Morbleu... » Monsieur, dit *Sénantes*, vous » le prénez-là d'un ton qui ne vous » convient gueres. Car je veux » bien vous apprendre, malgré » vos airs de mépris, que Mada- » me *de Sénantes* en est peut-être » aussi digne qu'aucune de vos » Dames de France ; & que nous » en avons vû, qui vous valoient » bien, qui se sont fait un hon- » neur de la servir. A la bonne-

» heure, dit *Matta*. Je l'en crois » très digne; & puisque vous le » voulez ainsi, je suis son servi» teur & son galant pour vous » obliger.

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs: désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, & sachez que quand même il en seroit quelque chose dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disoit *Matta*: mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude. Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendresse de Madame *de Sémantes* pour moi; je connois sa sagesse envers tout le monde; & plus que tout cela je connois mon propre mérite.

Vous avez-là de belles connois-

ſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta :* je les ſalue toutes trois. A vôtre ſanté. *Sénantes* en fit raiſon : mais voyant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantés de part & d'autres, il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer *Matta* par ſon fort, c'eſt-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont ? *Matta*, qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. Sous quel Conſulat ? pourſuivit *Sénantes.* ...... Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit *Matta*

ta. Mais, que Diable cela fait-il ?

Monsieur *de Sénantes* étoit passablement prompt, & volontiers brutal ; ainsi Dieu sait de quelle maniere la conversation se seroit tournée, si le Chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat : mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué ; l'autre les réponses, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, & se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ;

mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coûtume. Il étoit de très mauvaise humeur; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, *Monsieur de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergent *la Place*, avec son embuscade.

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition *de Sénantes*, & de peur que *Matta* ne s'avisât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, & voulut sortir de table: mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le racommoda dans l'esprit *de Sénantes*. Il prit cette complaisance pour son compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais son vin que *Matta* trouvoit à son gré.

Madame Royale qui connoiſſoit le caractere *de Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette converſation. Elle appella *Matta* pour en ſavoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût queſtion des Allobroges, Monſieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereler, parce qu'il n'étoit pas amoureux de ſa femme.

Cette premiere connoiſſance faite de cette maniere, il ſembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont ſe fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à ſa porte, & *Matta* tous les jours chez ſa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il ſe repentit des réprimandes qu'il s'étoit aviſé de faire à *Matta*, le voyant d'une

tres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû donner un petit concert de musique à Monsieur *de Sénantes* comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de musique, & soûtint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne savoient que dire, quand ces violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons passe-

rent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en consoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette maniere que sur la dispute : & le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de Madame son épouse ; *Sénantes* fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoit point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de

l'écouter avec une grande attention, & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela eſt bien galant, dit *Matta* : mais pour moi j'avoue que ſi j'étois marié j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de ſavoir quels ſont les grands peres de ma femme. *Sénantes* ſe moquant de ſa groſſiereté, ne ceſſa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de ſon épouſe de branche en branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les Grammonts venoient d'Eſpagne. Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent, lui dit *Matta* ? Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que

de favoir trop de choses ?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoissoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la conclusion du Syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, & traita la chose sérieusement afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chasse, le Chevalier de Grammont chez le baigneur, & *Sénantes* à sa maison de campagne. Tan-

dis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, & que *Matta* chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appetit ; le Chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que Monsieur *de Sénantes* avoit eu quelques paroles avec Monsieur de *Matta* la nuit précédente en soupant ; que l'un étoit sorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, allarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles ; mais qu'il n'avoit pas sçu que l'un ou l'autre s'en fût sou-

venu le jour d'après. Il dit que si le mal n'étoit déjà fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain; & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les racommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur *de Sénantes* qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut; on le trouva; l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit; il mouroit de faim, & rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjonctu-

re : mais il avoit donné sa parole ; & ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami : mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison, sur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé : mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la premiere occasion. Le Chevalier de Grammont l'assura que *Matta* n'y avoit jamais songé ; qu'il savoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment, qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de Madame sa femme,

qui s'étant allarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à Madame *de Sénantès*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France; comme en effet, ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur *de Sénantes*, un peu radouci, dit, qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier de Grammont l'assura, qu'il y alloit travailler, & recommenda bien à ses Gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parcequ'il paroissoit qu'il mouroit

quer à témoigner sa très humble reconnoissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit; c'est tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connoissances que *Matta* s'étoit faites à la chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, & chacun offrit ses services séparément à *Matta* contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta* les ayant remerciés les retint à souper, & se mit en robe de chambre.

Si-tôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des

conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, & lui dit après avoir exigé plusieurs sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain*, qu'elle le verroit cette nuit. C'est pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela; parceque les Piedmontois étoient volontiers soupçonneux *Matta* lui promit de s'en acquiter discretement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; & l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutôt & le plus secretement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article; & tout bas de la crédulité des Piedmontois qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* se coucha très content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix

de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas: & quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la Cour de Savoye, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE Chevalier de Gramont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu ; actif & vigilant en amour ; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres commerces ; à la guerre, égal dans les évenemens de l'une & de l'autre fortune ; d'un agrément inépuisable dans la bonne ; plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince : témoin, & si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il

en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la premiere disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir, pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir,

pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'Etat au commencement de sa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du Ministre n'étoit, ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remedes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les Ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui; pourvû qu'il amassât beaucoup de bien; & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que

lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revêtu : ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu : mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'eſprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent fut bien-tôt de ſon goût & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilités & de la mauvaiſe foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnés, non-ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces aventures : mais qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de légéreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler ? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour

mot ces Narrations divertiſſantes: il ſemble que leur ſel s'évapore ſur le papier ; & de quelque maniere qu'elles y ſoient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il ſuffira donc de dire, que dans les occaſions où l'adreſſe fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage, & que s'il fit mal ſa cour au Miniſtre, il eut la conſolation de voir que ceux qui s'étoient laiſſé gagner ne retirerent pas dans la ſuite de grandes utilités de leur complaiſance. Cependant, ils reſterent toujours daus une ſoumiſſion rampante, tandis que dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne ſe contraignoit guere ſur ſon chapitre. En voici une.

L'Armée d'Eſpagne, commandée par Monſieur le Prince & par l'Archiduc, aſſiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée juſqu'a *Peronne*

ronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient: mais, comme aux évenemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul, qui commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il

leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant *Arras* ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sureté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'Armée, que commandoit Monsieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit

pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjectures où des négociations peu sinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûe d'un péril pressant, & d'un évenement décisif. Il crut, que faisant le siége de quelqu'autre Place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras*: mais Monsieur *de Turenne*, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le Courrier arriva au fort de ses inquiétudes, & redoubla ses allarmes; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute ré-

putation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du Général rassurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un évenement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les espérances; & tandis que le reste des Courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qui avoient autant vû d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressemens; mais ses amis lui en parlerent en vain.

Le Roi lui en sut bon gré. La

Reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse : mais il la crut sincere, parcequ'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caseau*, que Monsieur *de Turenne*, avoit dépêché vers leurs Majestés. Le Duc d'*Yorck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour ; & à peine paroissoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc d'*Yorck* ne le reconnut pas d'abord : mais, le Marquis *d'Humieres* courant à lui les bras ouverts, » Je me doutois bien, » dit-il, que si quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une » occasion comme celle-ci, ce se-

» roit le Chevalier de Grammont. Eh bien, poursuivit-il, » que fait-on à *Péronne*? On y a » grand peur, dit le Chevalier. » Et que croit-on de nous? On » croit, poursuivit-il, que si vous » battez Monsieur le Prince, vous » n'aurez fait que votre devoir : si » vous êtes battus, on croira que » vous êtes des fous & des ignorans, d'avoir tout risqué, sans » égard aux conséquences. Voilà, » dit le Marquis d'*Humieres*, une » nouvelle bien consolante, que » tu nous apportes. Veux-tu que » nous te menions au quartier de » Monsieur *de Turenne*, pour lui » en faire part ; ou si tu aimes » mieux te reposer dans le mien : » car tu as couru toute la nuit, » & peut-être n'as tu pas eu plus » de repos la précédente. Où » prens-tu que le Chevalier de » Grammont ait jamais eu be-

» soin de dormir ? lui répondit-il.
» Fais-moi seulement donner un
» Cheval, afin que j'aie l'honneur
» d'accompagner Monsieur le Duc
» d'*Yorck*; car apparemment il
» n'est en campagne de si bon ma-
» tin, que pour visiter quelques
» postes «.

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent : » *J'au*» *rois envie*, dit le Chevalier de
» Grammont, de pousser jusques
» à la Vedette, qu'ils ont avancée
» sur cette hauteur. *J'ai* des amis
» & des connoissances dans leur
» Armée, dont je voudrois bien
» demander des nouvelles : Mon-
» sieur le Duc d'*Yorck* voudra bien
» me le permettre «. A ces mots, il s'avança. La Vedette le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La

Vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vû faire au Chevalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda si le Duc d'*Arscot* étoit au siége. » Monsieur, lui dit-il, le voilà, qui » vient de mettre pied à terre sous » ces arbres, que vous voyez sur » la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il » étoit ici, avec le Prince d'*Aremberg* son frere, le Baron de » *Limbec*, & *Louvigny*. Pourrois-» je les voir sur parole? lui dit le » Chevalier. Monsieur, dit-il, si

» m'étoit permis de quitter mon
» poste, j'aurois l'honneur de
» vous y accompagner : mais je
» vais leur envoyer dire que Mon-
» sieur le Chevalier de Gram-
» mont souhaite de leur parler :
» & après avoir détaché un Ca-
» valier de sa garde vers eux, il
» revint. Monsieur, lui dit le Che-
» valier de Grammont, puis-je
» vous demander comment je suis
» connu de vous ? » Est-il possi-
ble, lui dit l'autre, que Monsieur
le Chevalier de Grammont ne
reconnoisse pas *la Motte*, qui a
l'honneur de servir si long-tems
dans son Rgiment ? » Quoi ! C'est
» toi, mon pauvre *la Motte* ? Vraie-
» ment, j'ai eu tort de ne te pas re-
» connoître ; quoique tu sois dans
» un équipage bien différent de ce-
» lui que je te vis la premiere fois
» à Bruxelles, lorsque tu montrois
» à danser les Triolets à Madame

F v

„ la Duchesse *de Guise* : & j'ai „ peur que tes affaires ne soient „ pas en aussi bon état qu'elles „ étoient la campagne d'après que „ je t'eus donné cette Compagnie „ dont tu parles. » Ils en étoient là, quand le Duc d'*Arscot*, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embrassé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bien-tôt arriverent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux Armées, sans dessein, sans treve, & sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hasard Monsieur *de Turenne* ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut ; & le Marquis d'*Humieres* lui conta l'arivée

du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'aller au Quartier général. Il ajouta, qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait, pour rassembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés.
» Effectivement, dit Monsieur de
» Turenne, voilà un homme bien
» extraordinaire. Mais, il est juste
» qu'il nous vienne un peu voir,
» après avoir rendu sa premiere
» visite aux Ennemis : & à ces mots, il fit partir un Aide-de-Camp, pour rappeller les Officiers de son Armée, & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le temp qu'il en vint un semblable aux Officiers des Ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible entrevûe, n'en avoit point été sur-

pris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à *Lassan* de rappeller les Officiers & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis: Monsieur *de Turenne* estimoit sa franchise, autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes allar-

mes. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'évenement d'une entreprise qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur *de Turenne* lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussit, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajoûta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vû, pour ne pas juger, par ses lumieres & les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son

rendez-vous, accompagné d'un Trompette; & à l'endroit que M. de *Luffan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, est-il possible, lui dit-il, en l'embrassant, que ce soit le Chevalier » de Grammont; & que je le » voie dans le parti contraire? » C'est vous même, que j'y vois, » répondit le Chevalier de Gram» mont, & je m'en rapporte à » vous Monseigneur, si c'est la » faute du Chevalier de Gram» mont, ou la vôtre, que nous » ne soyons plus dans le même » parti. Il faut l'avouer, dit Mon» sieur le Prince, s'il y en a qui » m'ont abandonné comme des » ingrats & des misérables, tu » m'as quitté comme j'ai quitté » moi-même, en honnête-hom» me, qui croit avoir raison. Mais » oublions tous sujets de ressenti-

» ment, & dis-moi ce que tu viens
» faire ici, toi, que je croyois à
» *Péronne* avec la Cour? Le vou-
» lez-vous savoir? dit-il. Je viens,
» ma foi, vous sauver la vie. Je
» vous connois, vous ne sauriez
» vous empêcher d'être au milieu
» des Ennemis dans un jour d'oc-
» casion. Il ne vous faudroit qu'a-
» voir votre cheval tué sous vous,
» & être pris les armes à la main,
» pour être traité par ce Cardi-
» nal-ci, comme votre oncle de
» *Montmorency* le fut par l'autre.
» Je viens donc vous tenir un che-
» val tout prêt, en cas de sem-
» blable malheur; afin qu'on ne
» vous coupe pas la tête. Ce ne
» seroit pas la premiere fois, dit
» Monsieur le Prince, en riant,
» que tu m'aurois rendu de ces ser-
» vices; quoique le danger alors
» fût moins grand, qu'il pourroit
» l'être à présent, si j'étois pris. »

De cette conversation ils tomberent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le Jeu, sur l'Amour; & revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le Chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des Officiers de sa connoissance, qui étoient restées auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux Lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, & Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant remené jusqu'à leur rendez-vous, » hé bien, » Chevalier, lui dit-il, quand crois-» tu que nous te revoyons? Ma-

» foi, lui dit-il, vous venez d'en
» user si galamment, que je ne
» veux point vous le cacher. Te-
» nez-vous prêt une heure avant
» le jour; car vous pouvez comp-
» ter que nous vous attaquerons
» demain au matin. Je ne vous en
» avertirois peut-être pas, si on
» m'en avoit fait confidence: mais
» quoi qu'il en soit, fiez-vous à
» ma parole. Non, tu ne te dé-
» mens point, » dit Monsieur le
Prince, en l'ayant encore embras-
sé. Le Chevalier de Gramont re-
gagna le Camp de Monsieur *de
Turenne* à l'entrée de la nuit.
Tout s'y disposoit à l'attaque des
Lignes; & ce n'étoit plus un se-
cret parmi les Troupes.

Eh bien, Monsieur le Cheva-
lier, on a été bien aise de vous
voir, lui dit Monsieur *de Tu-
renne*; » & Monsieur le Prince
» vous aura bien fait des quest-

» tions & des amitiés? Il en a usé » le plus civilement du monde, » lui dit le Chevalier de Gram- » mont; & pour me faire voir » qu'il ne me prenoit pas pour un » espion, il m'a mené jusqu'aux » Retranchemens, & aux Lignes, » où il m'a fait voir de quoi vous » bien recevoir. Et qu'en croit-il? » Il est persuadé que vous l'atta- » querez cette nuit, ou demain à » à la petite pointe du jour; car, » vous autres grands Capitaines » poursuivit le Chevalier, vous » connoissez la manœuvre les uns » des autres, que c'est une mer- » veille. »

Monsieur de *Turenne* reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un homme, qui

avoit vû tant d'occasions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'*Humieres*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monsieur *de Turenne* victorieux vit ajoûter un nouvel éclat à sa gloire ; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui comme volontaire, il étoit permis de se trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un au-

tre. Le Chevalier de Grammont se trouva bien d'une activité, qui ne l'abandonnoit, ni en paix ni en guerre, & d'une présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs sur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvû de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des courtisans avides & officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les ave-

nues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre Courrier. Cependant, son adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres commandés par un Officier de sa connoissance; persuadé que le plus grand danger seroit entre le Camp & la premiere Poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'Officier le suivoit de près; & se retournant vers lui, » si vous n'êtes » pas bien monté, dit-il, je vous » conseille de regagner le Camp; » car moi, je vais bien-tôt passer » à toute bride. Monsieur, lui dit » l'Officier, j'espere vous tenir » compagnie, quelque train que » vous alliez, jusqu'à ce que vous » soyez en lieu de sureté. J'en » doute lui dit-il; car, voilà des » Messieurs qui se disposent à vous

» venir voir. Eh ! ne voyez-vous » pas, lui répondit cet Officier, » que ce sont de nos gens, qui » font repaître leurs chevaux ? » Non : mais je vois fort bien que » ce sont des Cravattes de l'Ar- » mée Ennemie : » & là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, & donna des deux vers *Espaume*.

Il montoit un Anglois fort vîte : mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain étoit mou & bourbeux, il eut à ses trousses Messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le poursuivre, sans se metre en peine des autres. Le mieux monté

du parti commençoit à l'approcher; car, les chevaux Anglois, qui vont vîte comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le Gravette avoit le mousqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, & que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pésant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de *Bapaume*, pour se jetter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Gravette, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval, pour arriver avant le

reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés; & au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, & la maniere dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe

de

de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; & sentant son cheval en haleine , il baissa la main, partit comme un éclair , & laissa son Cravatte si étonné , qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume* , il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé ; qu'il lui seroit fidele ; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Couriers de Monsieur *de Turenne*.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de *Peronne*, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour , sans la savoir. Il savoit que le Maréchal

Du-Plessis, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montés à *Bapaume*; & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient, « que tout étoit » perdu; que le Chevalier de » Grammont étoit resté à *Ba-* » *paume*, n'étant pas pressé de » porter une mauvaise nouvelle; » & que, pour eux, ils avoient » été poursuivis par des Cravattes » répandus par tout depuis la dé- » faite.

Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptés par *Gaboury* dont l'em-

pressement avoit devancé les deux Maréchaux ; mais quelques questions qu'on leur fît ils jouerent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné *Peronne* ; & que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les Courtisans, lorsque Monsieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse allarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embrassa devant tous les Courtisans. Le Roi n'y parut pas moins sensible : mais le Cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une

nouvelle qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; & ayant appris ensuite que les Lignes avoient été forcées; que l'Armée d'Espagne étoit battue; & qu'*Arras* étoit secouru; & Monsieur le Prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le Chevalier de Grammont. Il est donc mort? ajouta le Cardinal. Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le Cardinal, d'un air de mépris; & à ces mots, il passa dans le cabinet de la Reine, avec leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la con-

clusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les Esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. » Ma foi, Messieurs, » dit-il, rien n'est tel que d'avoir » du zele & de l'empressement » pour les Rois & les grands Princes, dans les services qu'on leur » rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait; » vous êtes témoins comme la » Reine m'a tenu parole : mais » pour Monsieur le Cardinal, il » a reçu ma nouvelle, comme s'il » n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait » à la mort *de Pierre Mazarin*. »

Il y avoit là de quoi faire éva-

nouir des gens qui se seroient intéressés sincerement pour lui ; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé ; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquitterent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majestés, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui,

comme tout le monde s'en éloignoit par respect, Chevalier, lui dit-il, » la nouvelle que vous avez » apportée est bonne. Leurs Majestés en sont contentes : & pour » vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort » *de Pierre Mazarin*, si vous voulez venir dîner chez moi, nous » jouerons ; car la Reine nous » veut donner de quoi ; & cela par » dessus le premier marché.

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant Ministre ; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, &

se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espece de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son Maître en tutelle; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne savoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique; tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministere qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abon-

dance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans ; recherché des beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit ; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre ; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces essentiels toujours honnête-homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son Histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déja fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regrêtter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il

ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres évenemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrrénées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit ni par les graces de sa Personne, ni pour la grandeur de son air: mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, & des mouvemens de toutes les Cours,

étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministere : mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux : mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître absolu. Les Courtisans

n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'aguere étoient de petits tyrans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son Maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit prescrites, qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatigantes du Gouvernement : mais il louoit le Seigneur

de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient succédés. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre : mais aussi jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye, qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité : & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une Cour florissante en beautés,

& abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, & de mettre en usage de nouveaux stratagêmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets, & comme il s'étoit dès lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vûes de son établissement; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans & craindre des Ministres; de tout oser pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable: mais l'amour ne le fut

pas, ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emporterent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine Mere. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célebre *Meneville*. Il suffisoit alors que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse : mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit : & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects : mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire : peut-être pour conserver un ca-

ractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle : mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parcequ'elle espéra qu'il s'en corrigeroit : mais s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour, & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le

plus, la préſence & la vue de ſon Maître, après avoir fait quelques légeres réflexions ſur ſa diſgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la cauſoit, il prit enfin la réſolution de paſſer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curioſité de voir un homme également fameux par ſes forfaits & par ſon élevation, avoit déjà fait paſſer une premiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raiſon d'Etat ſe donne de beaux priviléges. Ce qui lui paroît utile devient permis ; & tout ce qui eſt néceſſaire eſt honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Eſ-

pagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoyoient une célebre Ambaſſade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puiſſance ſouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne. La nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe ſubiſſoit patiemment un joug qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'ombre d'une liberté dont elle eſt ſi jalouſe: & Cromwel, maître de la République, ſous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorſque le Chevalier de Grammont le vit: mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires,

une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle ville du monde : & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, & l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la Royauté paroissoit encore partout. La nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple, qui par une abjuration solemnelle, avoit exclus jusques à la postérité de son Prince légitime, s'épuisoit en Fê-

tes, & en réjouissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eût dans cette Cour lui fit bien-tôt oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regrêt d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de son caractere. Tout flatoit son goût : & si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La nécessité des affaires avoit exposé Charles II, dès sa premiere jeunesse, aux travaux & aux

périls d'une guerre ſanglante. L'étoile du Roi ſon Pere ne lui avoit laiſſé pour héritage que ſa mauvaiſe fortune & ſes diſgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit ſoumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe ou pour la fidélité, l'avoit ſuivi dans ſon exil; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe, s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les proſpérités qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceſſité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait,

leur tenoit lieu d'éducation : & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse, & sur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour si florissante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle pour monter sur un Trône qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvellée à son Couronnement. La mort du Duc *de Glocester*, & celle de la Princesse Royale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle Reine,

dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à ſa magnificence, & à ſes plaiſirs.

Tout accoûtumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut ſurpris de la politeſſe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à perſonne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'eſprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son ame ſuſceptible d'impreſſions oppoſées, étoit compatiſſante pour les malheureux, inflexible pour les ſcélérats, & tendre juſqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preſſantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit ſouvent la dupe, plus ſouvent encore l'eſclave de ſes engagemens.

Le Duc d'*Yorck* étoit d'un caractere bien différent. On lui at-

tribuoit un courage à toute épreuve : une religion inviolable pour ſa parole : de l'économie dans les affaires ; de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Obſervateur ſcrupuleux des regles du devoir & des loix de la Juſtice, il paſſoit pour ami fidele, & pour implacable ennemi.

Sa morale & ſa juſtice, quelque tems combatues par la bienſéance, en avoient enfin triomphé en reconnoiſſant Mademoiſelle *Hyde*, fille d'honneur de Madame la Princeſſe Royale, qu'il avoit ſecretement épouſée en Hollande. Son pere, dès-lors Miniſtre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, ſe vit bien-tôt à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité : mais il avoit encore plus de préſomption.

Le

Le Duc d'*Ormont* avoit la confiance & l'eſtime de ſon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour ſuivre la fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'oſerent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, Premier Gentil-homme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Maréchal de Grammont par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des manieres, & comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de ſon Maître.

Le Duc *de Boukingham*, & le Comte de *Saint-Albans*, étoient en Angleterre ce que l'on a vû en France; l'un plein d'eſprit & de feu, diſſipoit ſans éclat les biens immenſes où il étoit rentré : l'au-

tre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant une grosse table.

Le Chevalier *de Barklai*, depuis Comte *de Falmout*, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*York*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à-peu-près de même ; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit : lorsque sur le point de son élevation ; il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce,

qu'il paroissoit humilié par la faveur, & si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Le fils du Duc d'*Ormond*, & ses neveux, avoient été à la Cour du Roi dans son exil, & ne la deshonoroient pas depuis son retour. Le Comte d'*Aran* avoit une adresse singuliere dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de Paume & de Guitarre, & galant avec assez de succès. Le Comte d'*Ossery*, son frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation & de probité.

L'aîné des *Halmitons*, leur cousin, étoit l'homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bienfait de sa personne, & possédoit ces talens heureux, qui menent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tour-

né, les manieres les plus polies, & l'attention la plus réguliere pour son maître qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une Cour, qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occuppé dans la suite la place de Mylord *Falmouth* : mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité, pour soutenir le fracas dont menaçoit sa fi-

gure; mais c'étoit le petit *Germain*, sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux *Saint-Albans*, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-Mere, sa Maîtresse, ne faisoit pas grand-chere en France.

Germain, soûtenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la Princesse d'*Orange*. Les pauvres Courtisans du Roi son frere n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage & la magnificence : & ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car quoiqu'il fût brave & bien Gen-

til-homme, il n'avoit ni actions d'éclat ni naissance distinguée pour lui donner du relief : & pour sa figure il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit : il avoit la tête grosse & les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable, mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expression qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la premiere. Mademoiselle *Hyde* avoit fait quelques pas sur ceux de sa Maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des

femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut envain qu'on s'apperçut qu'une réputation si legerement établie étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La Comtesse de *Castelmaine*, vive & connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite : & quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant & qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le Roi, tant elle avoit bien placé la constance pour la premiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette

même Comtesse de *Castelmaine* depuis Duchesse *de Cleveland*, Madame *de Chesterfield*, Madame *de Shrewsbery*, Mesdames *Roberts*, Madame *Midelton*, Mesdemoiselles *Brouk*, & cent autres du même éclat qui brilloient à la Cour ; mais c'étoient Mademoiselle d'*Hamilton* & Mademoiselle *Stwart*, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta guere d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la Comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de six monstres, qui se disoient filles d'honneur, & d'une *Duégna*, autre monstre, qui se portoit pour Gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francisco de Mélo*, frere de la *Panétra*, un certain *Taurauvédez*,

qui se faisoit appeller Dom *Pédro Francisco Corréo de Silva*, fait à peindre : mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine : mais le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y, ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, & quelques menaces sans effet, le pauvre *Corréo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nymphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi-bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreuse encore que les filles de la Reine. Il y avoit outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier, apparemment sans fonction, qui s'ap-

pelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille Royale, & de la plupart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François assez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse : mais elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit

dans l'un ou l'autre ſexe, étoit diſtingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ſes manieres la faiſoit conſidérer comme née dans un rang qui la mettoit ſi près du trône. La Reine-Mere étoit de retour après le Mariage de Madame; & c'étoit dans ſa Cour que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû furent ſurpris qu'un François pût être de ſon caractere. Le retour du Roi qui avoit attiré toutes ſortes de Nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les perſonnes de diſtinction y euſſent paru des premiers, on n'avoit vû que de petits étourdis, plus ſots & plus emportés les uns que les autres; mépriſant tout ce qui ne leur reſſembloit pas, croyant in-

troduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le Chevalier de Grammont, au contraire familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni grossieres ni sauvages; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manieres & à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas

qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de ſon humeur, s'offroit par-tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme ſi les plaiſirs de la Cour de France l'euſſent quittée pour l'accompagner dans ſon exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas; & ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligés enfin de prendre leurs meſures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empreſſemens deviennent fatiguans à la longue : mais comme ces devoirs ſemblent indiſpenſables pour un homme de ſon caractere, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de bonne grace : mais il ſe conſerva toujours la liberté de ſouper chez lui.

» matin jusqu'au soir ; ou pour
» mieux dire, du soir au matin,
» sans savoir ce que c'est que de
» perdre. Loin de laisser ici l'ar-
» gent que vous y avez apporté,
» comme vous faites ailleurs,
» vous l'avez doublé, triplé, mul-
» tiplié, presque au-delà de vos
» souhaits, malgré cette dépense
» exhorbitante que vous faites im-
» perceptiblement. Voilà, sans
» doute, la plus heureuse situa-
» tion du monde. Tenez-vous-y,
» Chevalier, & n'allez pas gâter
» vos affaires par le renouvelle-
» ment de vos vieux péchés. Fuyez
» l'amour, en cherchant les au-
» tres plaisirs. Il ne vous a pas été
» favorable jusqu'à présent. Vous
» savez ce que la galanterie vous
» coûte. Tout le monde ici n'en
» fait pas tant que vous. Jouez
» fort & ferme, & réjouissez la
» Cour par votre agrément. Di-

» vertissez le Roi par votre es-
» prit & vos récits singuliers : mais
» fuyez des engagemens capables
» de vous ôter ce mérite, & de
» vous faire oublier que vous êtes
» étranger, & banni dans cet heu-
» reux séjour.

» La fortune peut se lasser de
» vous y favoriser. Que fussiez-
» vous devenu, si votre derniere
» disgrace vous eût accueilli dans
» ces épuisemens d'argent où nous
» vous avons vû? Menagez ce Dieu
» nécessaire, en renonçant à l'au-
» tre. On s'ennuyera plutôt de ne
» vous plus voir à la Cour de
» France que vous ne vous lasse-
» rez de celle-ci : mais, quoi qu'il
» en soit, faites provision d'ar-
» gent. Quand on en a beaucoup,
» on se console de son exil. Je
» vous connois, mon cher Che-
» valier : s'il vous vient en tête de
» séduire une femme, ou de sup-

» planter un homme, les gains
» du jeu ne suffiront pas pour vos
» présens & pour vos corruptions.
» Non, le jeu tout favorable qu'il
» vous puisse être, ne vous sauroit
» tant faire gagner, que l'amour
» vous fera perdre, si vous y suc-
» combez.

» Vous êtes en possession de mil-
» le qualités brillantes qui vous
» distinguent ici : libéral, officieux,
» poli, délicat, &, pour l'agré-
» ment de l'esprit, inimitable.
» Dans un examen rigoureux,
» peut-être tout cela ne se trouve-
» roit-il pas au pied de la lettre.
» Mais ce sont de beaux endroits ;
» & puisque l'on vous les passe,
» ne vous montrez point ici par
» d'autres. Car en amour, vous
» n'êtes rien moins que ce que je
» viens de dire, si tant est qu'on
» puisse donner le nom d'amour à
» vos façons de faire. . . . .

» Mon petit faquin de Philo-
» ſophe, dit le Chevalier de
» Grammont; tu fais ici le Ca-
» ton de Normandie.... Eſt-ce
» que je mens? pourſuivit *Saint-*
» *Evremont*. N'eſt-il pas vrai, que
» dès qu'une femme vous plaît,
» votre premier ſoin eſt d'appren-
» dre ſi elle eſt aimée d'un autre:
» & le ſecond, de la faire enrager;
» car de vous en faire aimer, n'eſt
» que le dernier de vos ſoins. Vous
» ne vous mettez d'ordinaire ſur
» les rangs que pour troubler le
» repos de quelqu'autre. Une maî-
» treſſe qui n'auroit pas d'amans,
» ſeroit ſans appas pour vous, &
» ſans prix pour elle, ſi elle en
» avoit. Tous les lieux par où vous
» avez paſſé n'en fourniſſent-ils
» pas mille exemples? Parlerai-je
» de votre coup d'eſſai à *Turin*;
» du tour que vous fîtes à Fon-
» tainebleau au courier de la Prin-

» cesse Palatine, que vous volâtes
» sur le grand chemin? Et ce bel ex-
» ploit n'étoit que pour vous met-
» tre en possession de quelques
» marques de sa tendresse pour un
» autre, & pouvoir lui donner de
» la confusion & des inquiétudes,
» par des reproches & par des me-
» naces, que vous n'étiez pas en
» droit de lui faire.

» Qui jamais, avant vous, s'é-
» toit avisé de se mettre en em-
» buscade sur un degré, pour trou-
» bler un homme en bonne for-
» tune, pour le retirer par le pied
» à moitié monté dans la chambre
» de sa maîtresse? Cependant,
» voilà comme il vous plut d'en
» user pour votre ami le Duc *de*
» *Boukingham*, comme il se glis-
» soit la nuit chez.... & cela,
» sans être seulement son rival.
» Que de Grisons en campagne
» pour la d'*Olonne*! Que de strata-

» gêmes, de ſupercheries & de
» perſécutions pour la Comteſſe
» *de Fieſque* ? Elle qui peut-être
» vous eut été fidelle, ſi vous ne
» l'aviez forcée vous même à ne
» l'être pas. En dernier lieu, car
» le détail de vos iniquités ſeroit
» infini, permettez-moi de vous
» demander pourquoi vous êtes
» ici? N'en ſommes-nous pas obli-
» gés à ce mauvais génie, qui vous
» a témérairement inſpiré la tra-
» caſſerie juſques dans les amuſe-
» mens galans de votre Maître ?
» Soyez donc ſage ici ſur ce cha-
» pitre. Toutes les places ſont pri-
» ſes auprès des beautés de la
» Cour : & de quelque docilité
» que ſoient les Anglois à l'égard
» de leurs épouſes, ils ne ſont
» point gens à s'accoutumer aux
» inconſtances d'une Maîtreſſe, ni
» à ſouffrir patiemment les avan-
» tages d'un rival. Laiſſez-les en

» repos, & ne vous faites point
» inutilement haïr.

» Vous ne réussirez point auprès
» de celles qui ne sont pas ma-
» riées. On veut ici des desseins
» sérieux, & du fond de terre.
» Vous avez aussi peu de l'un que
» de l'autre. Chaque Pays a ses
» manieres. En Hollande, les fil-
» les sont de facile accès & de
» bonne composition: & dès qu'el-
» les sont mariées, ce sont autant
» de Lucreces. Chez vous les fem-
» mes sont fort coquettes avant le
» mariage, & beaucoup plus après:
» mais pour ici, c'est un miracle,
» quand une fille écoute sur un
» autre ton que celui du Sacre-
» ment: & je ne vous crois pas
» encore assez abandonné du Sei-
» neur pour y songer. »

Tels étoient les sermons de *Saint-Evremont*, mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de

Grammont ne l'écoutoit que pour le plaisir : & quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La *Midelton* fut la premiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connue encore à la Cour; assez coquette pour ne rebuter personne; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus : mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son Portier pour être introduit, & choisit un de ses amans pour son confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre ; est le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier de Grammont étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, & d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençoit à lui peser. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bient-tôt grisons furent en campagne, lettres & présens trotterent. On l'écouta tant qu'il voulut ; on se laissa lorgner ; on répondit même : mais ce fut tout. Il s'apperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit *Warmestré*. C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La *Midleton* bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroît n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de passer pour bel esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air: mais avec des couleurs très-vives,

c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & que ses présens étoient partagés. Les gands parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui: mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme si cela fut venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse *de Castelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant qu'elle pût ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi, & dans la confiance de ses propres charmes poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guere à venir chez la *Cas-*

telmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guere aussi d'y trouver Mademoiselle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Castelmaine* ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart*: mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voyoit ce manége sans y pouvoir rien comprendre: mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maîtresse. C'étoit une figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guere moins d'esprit, ni plus de beauté.

Tous ses traits étoient beaux & réguliers, mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace; dansoit bien, parloit François mieux que sa langue naturelle; elle étoit polie, possédoit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guere, à moins que de l'avoir pris en France, dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Castelmaine* se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang assez considérable parmi les beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de

Madame la Duchesse : brillante par son propre éclat ; pleine d'agrément & d'esprit. Cependant elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'avisa de se jetter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, & le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise ; & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord : mais ne sachant bien-tôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la *Castelmaine*. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloi-

re, d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes : mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux Danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier, car on lui trouvoit, dans son habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la *Castelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse : mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits & n'en parut que plus belle.

Pendant que la satyre s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous

les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte d'*Arran*, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes graces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée: mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amans.

Thomas Howard, frere du Com-

te *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, & que ses manieres parussent douces & pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baissée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée ; qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la scene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti sous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes ; & un des Soldats de cette Compa-

gnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; & *Germain* se trouva dans le jardin comme par hasard ; enflé de ses premieres prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin la *Shrewsbury* parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son Héros : mais *Howard* ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier signe qu'elle lui fit ; & ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux-communs & toute sa petite ironie, à railler le repas, & à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur ; mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le fel

cin fut sur le point d'être ensanglanté : mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune, & gros joueur. *Howard* se servit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête homme, & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide ; & *Germain*, percé de trois grands coups d'épée,

fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet évenement occupoit la Cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par *Jones* son ami, son confident & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillerent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour

troubler le repos d'un rival, & pour déſeſpérer une Maîtreſſe. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ſes lettres, & de lui redemander ſon argent, avant que de commencer à la tourmenter: mais rejettant ce projet, comme indigne de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la déſolation de la pauvre *Midleton*, lorſqu'il vit par haſard Mademoiſelle d'*Hamilton*. Dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*; plus d'empreſſement pour la *Warmeſtré*; plus d'inconſtance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixà tous: & de ſes anciennes habitudes, il ne lui reſta que l'inquiétude & la jalouſie.

Ses premiers ſoins furent de plaire: mais il vit bien qu'il falloit pour réuſſir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La famille de Mademoiselle d'*Hamilton*, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'*Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le Chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite & sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs : mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus sincere & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance ; & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier de Grammont, peu content de ses galenteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine où il y avoit bal. Elle y étoit; mais par bonheur pour elle, Mademoiselle d'*Hamilton* y étoit aussi. Le hasard avoit fait, que de toutes les belles personnes de la Cour c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vû dans la

Cour avant ce moment. Il l'entretint ; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle ; & dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Midelton*. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni : les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands : mais ils étoient vifs, &

ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de son visage étoit parfait. Un petit nez délicat & retroussé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entiere, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à-peu-près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit : mais sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement ima-

ginable pour le solide, & le faux brillant ; & sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse ; fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite, comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer : mais loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légere & toute nouvelle, le faisoient écouter : mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui

faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet de chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé : mais depuis la disgrace de la *Midleton*, & l'aventure de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquitoit pas toujours fidelement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coutoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit

fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devoient en être n'étoient guere plus tranquilles; cependant, Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monsery*, femme de son cousin germain; & l'autre étoit une fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La premiere, que son mari n'avoit pas assurement épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plûpart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse sans l'être, mais elle boitoit avec plus de raison. Car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la derniere fadeur, & son teint se fouroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupieres blondes longues comme le doigt; avec ces attrais, elle

se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs : mais elle s'y seroit tenue en vain, sans l'arrivée du Marquis *Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manieres, pour éblouir une créature de son caractere. Il parloit éternellement sans rien dire ; & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adressoit à elle, & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient, cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprêtes quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cou-

fine *de Monsery*, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure: mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser: mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi serieuse & aussi magnifique que cette mascarade. La *Monsery* séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude dont Mademoiselle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la

maniere dont elles devoient se mettre étoit marqué. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable pour Madame *de Monsery*; en Babyloniene.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses freres & d'une sœur; qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque-tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monsery* ne faisoit que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, assez sérieux, fort sévere, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sureté dans celle dont il

étoit

étoit question ; ne croyant pas que la Reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celle des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; & si-tôt qu'il

fut sorti, son dessein fut de s'aller jetter aux piés de Sa Majesté, pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; & sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake*, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, & d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croyoit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux-communs & de chansonnetes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le

Duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake*, qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations, qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas

d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. » Sire, dit-il, de tou-» tes les bontés qu'il vous a plû » me témoigner depuis que je suis » ici, cette derniere m'est la » plus sensible; & pour vous en » marquer ma reconnoissance, » je vous promets de bons offices » auprès de la petite *Stewart*. » Il le disoit, parcequ'on venoit de lui donner un appartement separé du reste des filles de la Reine, & que les respects des Courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaisanterie: & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire, Monsieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? » Je vous laisse le choix des » Nations. Si cela est, reprit le » Chevalier de Grammont, je

» m'habillerai à la Françoise pour
» me déguiser ; car l'on me fait
» déjà l'honneur de me prendre
» pour un Anglois dans votre
» Ville de Londres. J'aurois, sans
» cela quelque envie de me mettre
» à la Romaine : mais de peur
» de me faire des affaires avec le
» Prince *Robert*, qui prend si
» chaudement les intérêts d'*Alexandre*, contre Milord *Janet*
» qui se déclare pour *César*, je
» n'ose plus m'habiller en Héros.
» Du reste, quoique j'aie la danse
» cavaliere, avec l'oreille & de
» l'esprit j'espere me tirer d'affaire : de plus, Mademoiselle d'*Hamilton* mettra bien ordre qu'on
» n'aura pas trop d'attention pour
» moi. Quant à mon habillement,
» je ferai partir *Termes* demain
» matin ; & si je ne vous fais voir
» à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vû,

» tenez-moi pour la Nation la
» plus déshonnorée de votre maſ-
» carade. »

Termes partit avec des inſtructions réitérées ſur le ſujet de ſon voyage ; & ſon Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le Courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de ſon retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa petite ſociété prirent pour l'exécution de leur deſſein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoya une à Mademoiſelle *Blake*, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui ſe put trouver, & elle y joignit ce billet.

» Vous étiez l'autre jour plus
» charmante que toutes les blon-
» des de l'univers. Je vous vis hier
» encore plus blonde que vous ne
» l'étiez ce jour là. Si vous con-
» tinuez que deviendra mon cœur;
» Mais il y a long-tems qu'il est
» la proie de vos yeux marcassins.
» Serez-vous demain de la masca-
» rade ? Mais peut-il y avoir des
» charmes dans une fête où vous
» ne seriez pas ? N'importe ; je
» vous reconnoîtrai dans quelque
» déguisement que vous soyez.
» Mais je serai mieux éclairci de
» mon sort par le présent que je
» vous envoie. Vous porterez des
» nœuds de ce ruban à vos che-
» veux, & ces gants baiseront les
» plus belles mains du monde.

Ce billet, avec le présent, furent rendus à la *Blake*, avec le même succès qu'on avoit fait tenir celui de Babyloniene à Mada-

me de *Monſery*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand cette même *Monſery* lui vint rendre viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa couſine la pria de paſſer dans ſon cabinet. » Dès qu'elles y fu-
» rent : je vous demande le ſecret,
» dit la *Monſery*, pour celui que
» je vais vous dire. » N'admirez-
» vous point comme les hommes
» ſont faits ? Ne vous y fiez pas
» trop, ma chere couſine. Mylord
» *Monſery*, qui devant notre ma-
» riage, auroit paſſé les jours &
» les nuits à me voir danſer, s'a-
» viſe à préſent de le défendre,
» & dit que cela ne me convient
» pas. Ce n'eſt pas tout ; il m'en a
» ſi ſouvent rebattu les oreilles au
» ſujet de la maſcarade, que je
» ſuis obligée de lui cacher l'hon-
» neur que la Reine m'a fait de

» me nommer. Cependant, je
» suis étonnée qu'on ne me fasse
» pas savoir qui doit me mener.
» Mais si vous saviez la peine qu'on
» a de trouver dans cette maudite
» Ville de quoi se mettre en Ba-
» byloniene, vous auriez pitié de
» ce que j'ai souffert depuis le tems
» qu'on m'a nommée; outre que
» ce qu'il m'en coûte passe toute
» imagination. »

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'*Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monsery* lui en fut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bisarrerie de son époux. Mademoiselle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embarrasser de leurs fantaisies; qu'elle ne savoit pas qui de-

voit la mener dans la mascarade : mais que puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la *Monsery* sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioeint à gorge déployée de la visite avec Mademoiselle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monsery* leur en fit une à son tour ; & tirant Mademoiselle d'*Hamilton* à l'écart, ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain ? » Non, dit-elle. Pour-» quoi ? Parce, dit il, que je viens » d'apprendre que ma femme fait » de grands préparatifs d'habits.

» Je sais bien qu'elle n'est pas de
» la mascarade ; j'y ai mis bon or-
» dre : mais comme elle a le dia-
» ble au corps pour la danse, je
» meurs de peur qu'elle ne se don-
» ne quelque nouveau ridicule,
» malgré toutes mes précautions.
» Encore si c'étoit parmi la bour-
» geoisie, dans quelque lieu retiré,
» je n'en serois pas en peine. »

On le rassura le mieux qu'on put ; & l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, Mademoiselle d'*Hamilton* se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle *Price*, fille d'honneur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque-tems que cette fille & la *Blake* se harpilloient au sujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette der-

niere. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blaka*; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercimens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. » Vous me ferez plaisir, » dit elle: mais si vous dites qu'une » bagatelle comme cela vient de » moi, je ne vous le pardonne-» rai jamais. Au reste, lui dit elle, » n'allez pas ôter le Marquis *de* » *Brisacier* à cette pauvre *Blake*, » comme vous avez fait *Dongan*.

» Je sais bien qu'il ne tient qu'à » vous. Vous avez de l'esprit; vous » parlez François ; & pour peu » qu'il vous eût entretenue, l'au- » tre n'auroit que faire d'y pré- » tendre ». Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles : mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la

conjoncture & nouvelle ponr lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord : » Chevalier de Grammont, lui dit-il, *Termes* n'est » donc point arrivé : » Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu » Merci. Comment! Dieu merci, » dit le Roi, lui seroit-il arrivé » quelque chose par les chemins; » Sire, dit le Chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon » habit & de Mr *Termes*, mon » Courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisoient un cercle autour du Chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

» Il y a deux jours que ce co-
» quin devroit être ici, suivant
» mes ordres & ses sermens. On
» peut juger de mon impatience
» tout aujourd'hui, voyant qu'il
» n'arrivoit pas. Enfin, après l'a-
» voir bien maudit, il n'y a qu'une
» heure qu'il est arrivé, crotté de-
» puis la tête jusqu'aux piés, botté
» jusqu'à la ceinture, fait enfin
» comme un excommunié. Eh
» bien? Monsieur le Faquin, lui
» dis-je, voilà de vos façons de
» faire; vous vous faites attendre
» jusqu'à l'extrémité, encore est-
» ce un miracle que vous soyez
» arrivé. Oui, mor .... dit-il,
» c'est un miracle. Vous êtes tou-
» jours à gronder. Je vous ai fait
» faire le plus bel habit du monde,
» que Monsieur le *Duc de Guise*
» lui-même a pris la peine de com-
» mander. Donne-le donc, bour-
» reau, lui dis-je. Monsieur, dit-

» il, si je n'ai mis douze brodeurs
» après, qui n'ont fait que travail-
» ler jour & nuit, tenez-moi pour
» un infâme. Je ne les ai pas quittés
» d'un moment. Et où est-il, dis-
» je, traître, qui ne fais que raison-
» ner dans le tems que je devrois
» être habillé ? Je l'avois, dit-il,
» empaqueté, serré, ployé, que
» toute la pluie du monde n'en
» eût point approché. Me voilà,
» poursuivit il, à courir jour &
» nuit, connoissant votre impa-
» tience, & qu'il ne faut pas lan-
» terner avec vous..... Mais où
» est il, m'écriai-je, cet habit si
» bien empaqueté ? Péri, Mon-
» sieur, me dit-il en joignant les
» mains. Comment ! péri, lui
» dis-je en sursaut. Oui, péri,
» perdu, abîmé. Que vous dirai-
» je de plus ? Quoi ! le Paquebot a
» fait naufrage ? lui dis-je. Oh !
» vraiment, c'est bien pis, comme

» vous allez voir, me répondit-
» il. J'étois à une demi-lieue de
» Calais hier au matin, & je vou-
» lus prendre le long de la mer
» pour faire plus de diligence :
» mais, ma foi, l'on dit bien vrai,
» qu'il n'est rien tel que le grand
» chemin ; car je donnai tout au
» travers d'un sable mouvant, où
» j'enfonçai jusques au menton.
» Un sable mouvant auprès de Ca-
» lais, lui dis-je. Oui, Monsieur,
» me dit-il, & si bien sable mou-
» vant, que je me donne au Dia-
» ble, si on me voyoit autre chose
» que le haut de la tête, quand on
» m'en a tiré. Pour mon cheval,
» il a fallu plus de quinze hommes
» pour l'en sortir : mais pour mon
» porte-manteau, où malheureu-
» sement j'avois mis votre habit,
» jamais on ne l'a pû trouver. Il
» faut qu'il soit pour le moins une
» lieue sous terre.

» Voilà, Sire, pourſuivit le Che-
» valier de Grammont, l'avan-
» ture & le récit que m'en a fait
» cet honnête homme. Je l'aurois
» infailliblement tué ſi je n'avois
» eu peur de faire attendre Made-
» moiſelle d'*Hamilton*, & ſi je
» n'avois été preſſé de vous don-
» ner avis du ſable mouvant, afin
» que vos couriers prennent ſoin
» de l'éviter ».

Le Roi ſe tenoit les côtés de ri-
re, quand le Chevalier de Gram-
mont reprenant la parole : » A
» propos, Sire, dit-il, j'oubliois
» de vous dire, que pour augmen-
» ter ma mauvaiſe humeur, je me
» ſuis vû arrêter, comme je ſortois
» de ma chaiſe, par un diable de
» phantôme en maſque, qui me
» vouloit à toute force perſuader
» que la Reine m'avoit ordonné
» de danſer avec elle ; & comme
» je m'en ſuis défendu le moins

» brutalement qu'il m'a été possi-
» ble, elle m'a chargé de m'infor-
» mer ici qui doit la mener, &
» m'a prié de l'envoyer prendre
» incessamment. Ainsi votre Ma-
» jesté ne feroit point mal de don-
» ner ses ordres pour cela ; car elle
» s'est mise en embuscade dans un
» carrosse pour saisir tous les pas-
» sans à la porte de Wit-hall. Au
» reste, je vous puis dire que c'est
» une chose à voir que son habil-
» lement. Il faut qu'elle ait plus
» de soixante aunes de gase & de
» toile d'argent autour d'elle, sans
» compter une espece de pirami-
» de sur la tête, garnie de cent
» mille brimborions ».

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avoient part à l'aventure. La Reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent : & le Roi, après quelques

momens de réflexion; » Je parie, » dit-il, que c'eſt la Ducheſſe *de* » *Neucaſtel*. Et moi, dit Mylord » *Monſery*, s'approchant de Ma- » demoiſelle d'*Hamilton*, je parie » que c'eſt une folle; car je me » trompe fort ſi ce n'eſt ma fem- » me ».

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Mylord *Monſery* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babylone eût paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſé-

rieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes qu'il y en eût au monde dans cette aſſemblée : mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques-unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake*, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par

complaisance ; & pour éclaircir *Brisacier* de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gans dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coeffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le présent de *Brisacier*. La surprise se changea bien-tôt en jalousie ; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille : & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde *Blake*, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte ; & par conséquent ne dansoit point. Le Duc *de Boukengham*,

qui mettoit le Marquis *de Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nymphe. *Brisacier* s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contredanses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on méprisoit, & voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'*Hamilton* & ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complette; car bientôt arriva Mylord *Monsery*, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Made-

moiselle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monsery* en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles : peut-être aura-t'il raison : passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux : mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes. Il connoissoit leur esprit & celui de Mademoiselle d'*Hamilton*.

De ses amans, le plus considérable & le moins déclaré étoit Monsieur le Duc d'*Yorck* : mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ses manieres

pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'*Hamilton* d'apprendre : mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'*Hamilton* le réveilloit quand elle se trouvoit chez la Reine ou chez la Duchesse. C'étoit là, que n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes;

après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation, car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point allarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux *Roussels*, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier DE GRAMMONT. L'oncle avoit bien soixante ans. Son courage & sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion & ses desseins pour Mademoiselle d'*Hamilton* parurent à la fois; mais sa magnificence ne

parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Roussel* effrayé d'une chûte si terrible voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus long-tems après leur suppression universelle : mais ce qui surprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que Cadet de la famille : mais la succession de son oncle le regardoit : & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il

ne put éviter sa destinée. La *Midleton* le traitoit avec assez de préférence : mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiselle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel : mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant, un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances, que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la Cour ne la regadoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son Philosophe (*a*) en jugea

(*a*) Saint Evremont.

tout autrement ; en voyant que ſans compter un redoublement infini de magnificence & de ſoins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu ; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables converſations, qu'ils avoient d'ordinaire enſemble ; & que ce nouvel empreſſement l'enlevoit par tout à lui-même.

» Monſieur le Chevalier lui » dit-il, il me ſemble que vous » laiſſez depuis quelque tems les » beautés de la Ville & leurs a» mans bien en repos. La *Midle*» *ton* fait impunément de nouvel» les conquêtes, & de vos préſens » vous ſouffrez qu'elle vous creve » les yeux ſans la moindre avanie. » La pauvre *Warmeſtré* vient d'ac» coucher tranquillement au mi» lieu de la Cour, ſans que vous » en ayez ſoufflé. Je l'avois bien » prévû, Monſieur le Chevalier,

» vous avez fait connoissance avec
» Mademoiselle d'*Hamilton* : &,
» chose qui ne vous étoit jamais
» arrivée, vous voilà véritable-
» ment amoureux : mais voyons
» un peu ce qui peut vous arri-
» ver. Je ne pense pas, en premier
» lieu, que vous espériez de la
» mettre à mal. Elle est telle, &
» par sa naissance & par son mé-
» rite, que si vous étiez en posses-
» sion des titres & des biens de
» votre maison, vous seriez excu-
» sable de vous présenter sur un
» pié sérieux, quelque ridicule
» qu'il y ait dans le mariage en gé-
» néral. Car si vous ne voulez que
» de l'esprit, de la sagesse, & les
» trésors de la beauté, vous ne sau-
» riez mieux vous adresser : mais
» pour vous qui n'avez que mé-
» diocrement de ceux de la fortu-
» ne, vous ne sauriez vous adresser
» plus mal.

» Car votre frere de *Toulon-*
» *geon*, de l'humeur dont je le
» connois, n'aura pas la complai-
» ſance de ſe laiſſer mourir, pour
» favoriſer vos prétentions. Mais
» poſons le cas que vous ayez tout
» le bien qu'il faudroit pour l'une
» & pour l'autre, & c'eſt beau-
» coup dire, connoiſſez-vous la
» délicateſſe, pour ne pas dire la
» biſarrerie, de cette Princeſſe ſur
» un pareil engagement ? Savez-
» vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'a-
» voir les meilleurs partis d'Angle-
» terre ? Le Duc *de Richemont* l'a
» recherchée des premiers : mais
» quoiqu'il fût amoureux, il étoit
» intéreſſé. Cependant le Roi vo-
» yant qu'il ne tenoit qu'au bien,
» prit ſur lui cet article, en conſi-
» dération du Duc d'*Ormont*, du
» mérite & de la naiſſance de Ma-
» demoiſelle d'*Hamilton*, & des
» ſervices de Monſieur ſon pere :

» mais choquée qu'un homme qui
» faisoit l'amoureux eût marchan-
» dé, faisant d'ailleurs réflexion
» sur son caractere dans le monde,
» elle n'a pas jugé qu'il fût assez
» important d'être Duchesse *de*
» *Richemont* au hasard de ce qu'il
» y auroit à craindre d'un homme
» brutal & débauché.

» Votre petit *Germain*, malgré
» tout le bien de son oncle, &
» l'éclat de sa propre réputation,
» n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle
» jamais voulu seulement regar-
» der *Henri Howard*, qui est à la
» veille d'être le premier Duc
» d'Angleterre, & qui possede ac-
» tuellement tout le bien de la
» maison *de Nortfolck*? Je tombe
» d'accord que c'est un bœuf: mais
» quelle autre dans toute l'Angle-
» terre ne passeroit pas par-dessus
» la pesanteur de son esprit, &
» le peu d'agrément de sa figure,

» pour être, avec trois cens mille
» livres de rente, la premiere Du-
» chesse du Royaume ?

» Pour achever en peu de mots,
» Mylord *Falmouth* m'a dit lui-
» même, qu'il l'avoit toujours re-
» gardée comme la seule chose qui
» manquoit à son bonheur : mais
» qu'au milieu de tout l'éclat de
» sa fortune, il n'avoit osé lui dé-
» clarer ses sentimens, qu'il se
» sentoit assez de foiblesse, ou trop
» de fierté pour se contenter de
» l'obtenir du seul consentement
» de ses parens ; & quoique les
» premiers refus des belles ne fus-
» sent comptés pour rien, il savoit
» de quel air elle recevoit ceux
» dont la personne ne lui étoit
» point agréable. Après cela, Mon-
» sieur le Chevalier, voyez de
» quelle maniere vous prétendez
» vous y prendre ? Car vous êtes
» amoureux. Vous l'allez être de

» plus en plus, & plus vous le
» ferez, moins ferez-vous capable
» des réflexions, que vous pour-
» riez faire à présent.

» Mon pauvre Philosophe, ré-
» pondit le Chevalier *de Gram-*
» *mont*, tu sais bien le Latin, tu
» fais des Vers, tu sais la marche
» & tu connois la nature des étoi-
» les du Ciel : mais pour les astres
» de la terre tu n'y connois rien.
» Tu ne m'as rien appris de Ma-
» demoiselle d'*Hamilton*, que le
» Roi ne m'ait dit il n'y a pas
» trois jours. Tant mieux qu'elle
» ait refusé les Ostrogoths dont
» tu viens de parler. Si elle en
» avoit voulu, je n'en voudrois
» pas quoique je l'aime à la folie.
» Ecoute bien ce que je te vas dire.
» Je me suis mis dans la tête de
» l'épouser : & je veux que mon
» Pédagogue *Saint-Evremont* lui-
» même soit le premier à m'en fa-

» voir gré. Quant à l'établisse-
» ment, je ferai ma paix avec le
» Roi, je lui demanderai qu'elle
» soit Dame du Palais. Il me l'ac-
» cordera. *Toulongeon* crevera,
» sans que je l'aide ou que je l'en
» empêche : & Mademoiselle
» d'*Hamilton* aura Semeat avec
» le Chevalier *de Grammont*,
» pour la dédommager des *Nort-*
» *folks* & des *Richemonts*. Eh bien,
» as-tu quelque chose à dire con-
» tre ce projet ? car je parie cent
» louis qu'il en ira comme je dis. »

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiselle *Stwart* étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc *de Bonkingham* se

mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sait quel Gouverneur & quelle tête pour en conduire une autre; cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle *Stewart*: elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout: & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux: Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle, & l'on n'y voyoit que des Courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la Musique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de *Boukingham*, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médisance : il en étoit le pere & la mere : il faisoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle : mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule & les discours des gens, & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de personnages, avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la *Stwart*, qu'elle le faisoit chercher par tout lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait ; & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet & sa maîtresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris : mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle *Stwart*, il fut renvoyé si loin qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Boukingham*

venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant dequoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premieres Négociations avoient été pendant le traité des Pyrenées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems; car il avoit parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux & la gravité des Espagnols: & dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en losange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas

mal. C'étoit tout le contraire à son égard, & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mysterieux du sien, qu'elle sembloit y ajoûter quelque chose d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail & d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit cru sur sa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Ministre d'Etat sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvû de plusieurs belles maximes, & de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle *Stewart* une audience pour les étaler, en lui fai-

ſant offre de ſes très humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnés, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plû au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire: & comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné: ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparés,

tenté de les porter à la *Castelmaine*, & de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens, & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réussir dans le dessein ou le Duc *de Boukingham*, & Milord *Arlington* venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comtesse *de Chester*,

field s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement séduisans. Ses manieres étoient engageantes, son esprit amusant & vif : mais son cœur toûjours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit son cousin germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire ; sans se souvenir de sa légereté, ni des obstacles qui s'opposoient à

ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bien tôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans intéresser sa vertu par les dernieres complaisances : mais les empressemens d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la sagesse de Mademoiselle *Stwart* n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fievre violente qui la mit bien tôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se fut bon gré d'une résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire

s'emparerent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout, contribuerent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Medecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la Cour de cris lugubres : & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement, & croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse, qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit

refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes qu'il crut les dernieres. Il y joignit les siennes : & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi ; & quelques dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort & la vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva ; & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le Ciel.

Il y avoit déja quelque tems que *Germain* étoit remis de ses blessures ; cependant la *Castelmaine* trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi ; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens, Mademoiselle

Stwart le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les beautés de la Cour à cheval faisoient assaut de graces & d'attraits: quelquefois bien, quelquefois mal, mais toûjours de leur mieux. D'autres fois, on voyoit sur la riviere un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des dégrés de ce Palais que la Cour descendoit pour s'embarquer sur le fleuve à la fin de ces jours d'Eté, dont la chaleur & la poussiere ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortege aux berges où étoit la famille Royale. Les collations, la musique & les feux d'artifice en étoient,

Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours aussi ; & c'étoit un grand hasard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'instrumens qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France, pour encherir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins : mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : & comme

comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva *Saint-Evremont* seul, & un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes: » Il » ne faut point, dit-il, s'adressant » au Chevalier de Grammont, » me savoir gré de cette visite. Je » viens du coucher, où le discours » n'a roulé que sur vous; & je » vous assure que la maniere dont » le Roi s'est expliqué sur ce qui » vous regarde, ne vous auroit pas » fait le plaisir que j'en ai ressenti. » Vous savez bien qu'il y a long- » tems qu'il vous offre ses bons » offices auprès du Roi de France, » & pour moi, poursuivit-il, en » riant, vous savez bien que je l'en » solliciterois, si je ne craignois » de vous perdre, dès que votre » paix seroit faite: mais, grace à » Mademoiselle d'*Hamilton*, vous » n'en êtes pas trop pressé. Cepen-

» dant, j'ai ordre du Roi mon
» Maître, de vous dire, qu'en
» attendant que le vôtre vous ren-
» de ses bonnes graces, il vous
» donne une pension de quinze
» cens Jacobus. C'est peu pour la
» figure que fait le Chevalier de
» Grammont parmi nous : mais
» ce sera, dit-il en l'embrassant,
» pour lui aider à nous donner à
» souper. »

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. » Je reconnois, » dit-il, les bontés du Roi dans » cette proposition : Mais j'y re- » connois encore mieux le carac- » tere de Mylord *Falmouth*, & » je le supplie d'assurer Sa Majesté » que j'en ai toute la reconnois- » sance du monde. Le Roi mon » Maître ne me laissera pas man- » quer lorsqu'il voudra bien me

» rappeller. En attendant, je vais
» vous faire voir de quoi donner
» encore quelques soupers à Mes-
» sieurs les Anglois. »

Il fit apporter, en disant cela, son coffre fort, & lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth*, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse en fit le récit à Monsieur de *Comminge*, alors Ambassadeur en Angleterre; & Monsieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde Park, comme on sait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empressoit à ce ren-

dez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas longtems que les carosses à glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vûes presque toutes entieres, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchérît sur la nouvelle, fit secretement partir *Termes*, avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc *de Guise* fut encore chargé de cette commission; & le courier au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en

Angleterre la caleche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cens louis, & le Duc *de Guise*, qui étoit de ses amis y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent ; & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier : mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiere, avec Madame la Duchesse d'*York*. Madame *de*

Castelmaine, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la premiere union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarrassé; car chacune y vouloit être la premiere.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'acoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle *Stwart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'acoucher si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre; & les fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir

sa parole; & l'on tient que ce triomphe en couta quelque peu d'innocente à sa rivale.

La Reine Mere, qui sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet évenement selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au Chevalier de Grammont sur ce qu'il avoit jetté cette pomme de discorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la Cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique: mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense; car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, & que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la Ville? Madame, lui dit-il,

» le Chevalier de Grammont n'ai-
» me point le faste. Mon LINCK,
» dont vous parlez, est affection-
» né pour mon service ; outre que
» c'est un des braves hommes du
» monde. Votre Majesté ne con-
» noît pas la passion des LINKS.
» Elle est trop charmante. On ne
» sauroit faire un pas la nuit, qu'on
» n'en voie accourir une douzai-
» ne. La premiere fois que je fis
» connoissance avec eux, je retins
» tous ceux qui m'offroient leurs
» services ; si bien qu'en arrivant
» à Wit-Hall, j'en avois bien
» deux cens autour de ma chaise.
» Le spectacle étoit nouveau ; car
» ceux qui m'avoient vu passer
» avec cette illumination, avoient
» demandé quel enterrement c'é-
» toit. Ces Messieurs ne laisserent
» pas d'entrer en différend, sur
» quelques douzaines de chelins
» que je leur avois jettés ; & ce-

» lui dont Votre Majesté fait mention en ayant battu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, Madame, je ne compte pour rien la parade des carosses & des laquais. Je me suis vû cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon Aumonier *Poussatin*. Comment! dit la Reine, en éclatant de rire, un Aumonier portant vos couleurs? Ce n'étoit pas apparemment un Prêtre; pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le premier Prêtre du monde pour la danse Basque. Chevalier, dit le Roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'Aumonier *Poussatin*.

CHAPITRE VIII.

» SIRE, dit-il, Monsieur le Prince assiégeoit *Lérida*. La Place n'étoit rien : mais Dom *Gregorio Brice* étoit quelque chose. C'étoit un de ces Espagnols de la Vieille Roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les *Gusmans* ensemble, & plus galant que toutes les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa faire les premieres approches de sa Place, sans donner le moindre signe de vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit qu'un Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, & qui brûle ses fauxbourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la

» politesse de *Grégoire de Brice* :
» mais Monsieur le Prince, cou-
» vert de gloire, & fier des cam-
» pagnes de *Rocroy*, de *Norlin-*
» *gue* & de *Fribourg*, pour insul-
» ter la Place & le Gouverneur, fit
» monter la premiere tranchée en
» plein jour par son Régiment, à la
» tête duquel marchoient vingt-
» quatre violons, comme si c'eût
» été pour une nôce.

» La nuit venue, nous voilà tous
» à goguenarder; nos violons à
» jouer des airs tendres, & gran-
» de chere par-tout. Dieu sait les
» brocards qu'on jettoit au pauvre
» Gouverneur & à sa fraise, que
» nous nous promettions de pren-
» dre l'un & l'autre dans vingt-
» quatre heures. Cela se passoit à
» la tranchée d'où nous entendî-
» mes un cri de mauvais augure,
» qui partoit du rempart, & qui
» répeta deux ou trois fois, alerte

» à la muraille ; ce cri fut suivi
» d'une salve de canon & de mous-
» queterie, & cette salve d'une
» vigoureuse sortie, qui après
» avoir culbuté la tranchée nous
» mena battant jusqu'à notre gran-
» de garde.

» Le lendemain, *Gregorio Bri-*
» *ce* envoya, par un Trompette,
» des présens de glaces & de fruits à
» Monsieur le Prince, priant bien
» humblement Son Altesse de l'ex-
» cuser s'il n'avoit point de vio-
» lons pour répondre à la séré-
» nade qu'il avoit eu la bonté de
» lui donner ; mais que s'il avoit
» pour agréable la musique de la
» nuit précédente, il tâcheroit de
» la faire durer tant qu'il lui feroit
» l'honneur de rester devant sa
» Place. Le bourreau nous tint pa-
» role ; & dès que nous enten-
» dions alerte à la muraille, nous
» n'avions qu'à compter sur une

» sortie, qui nettoyoit la tran-
» chée, combloit nos travaux, &
» qui tuoit ce que nous avions de
» meilleurs en Soldats & en Offi-
» ciers. Monsieur le Prince en fut
» si piqué qu'il s'opiniâtra, malgré
» le sentiment des Officiers Géné-
» raux, à continuer un siége, qui
» pensa ruiner son armée, & qu'il
» fut encore obligé de lever assez
» brusquement.

» Comme nos troupes se reti-
» roient, Dom *Grégoire*, bien
» loin de se donner de ces airs que
» prennent les Gouverneurs en
» pareille occasion, ne fit de sor-
» tie, que pour faire un compli-
» ment plein de respect à Mon-
» sieur le Prince. Le Seigneur
» *Brice* partit quelque-tems après
» pour rendre compte à Madrid
» de sa conduite, & pour en re-
» cevoir la récompense. Votre
» Majesté sera peut-être bien aise

» de savoir le traitement qu'on fit
» au petit *Brice*, après la plus
» brillante action que les Espa-
» gnols eussent faite de toute la
» guerre. On le mit à l'Inquisi-
» tion.. »

Quoi! dit la Reine Mere, à l'Inquisition pour ses services; pas tout à fait pour ses services, dit-il. Mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi. . . . . . .

» La campagne de Catalogne
» finie de cette maniere, nous re-
» venions médiocrement couverts
» de lauriers. Mais comme Mon-
» sieur le Prince en avoit fait pro-
» vision en d'autres rencontres, &
» qu'il avoit de grands desseins en
» tête, il eut bientôt oublié cette
» petite disgrace. Nous ne faisions
» que goguenarder pendant le

» voyage. Monsieur le Prince étoit
» le premier à nous mettre en
» train sur son siége. Nous fîmes
» quelques couplets de ces *Lérida*,
» qui ont tant couru, afin qu'on
» n'en fît pas de plus mauvais.
» Nous n'y gagnâmes rien ; nous
» eûmes beau nous traiter cava-
» lierement dans nos chansons,
» on en fit à Paris où on nous trai-
» toit encore plus mal. Nous arri-
» vâmes enfin à *Perpignan* un jour
» de fête. Une troupe de Catalans
» qui dansoient au milieu de la
» rue, vinrent danser sous les fe-
» nêtres de Monsieur le Prince
» pour lui faire honneur. Mon-
» sieur *Poussatin*, couvert d'un
» petit casaquin noir, dansoit au
» milieu de cette troupe comme
» un vrai possédé. Je reconnus d'a-
» bord la danse de notre pays aux
» sauts & aux bonds qu'il faisoit.
» Monsieur le Prince fut charmé

» de sa disposition & de sa légè-
» reté. Je le fis venir après la dan-
» se, & lui ayant demandé ce qu'il
» étoit, Prêtre indigne, à votre
» service, Monseigneur, me dit-
» il. Je m'appelle *Poussatin*, &
» suis de Bearn. J'allois en Cata-
» logne pour servir dans l'Infan-
» terie; car Dieu merci, je vais
» bien du pié : mais puisque la
» guerre est heureusement finie,
» s'il plaisoit à votre Grandeur de
» me prendre à son service, je la
» suivrois par-tout, & la servirois
» fidelement. M. *Poussatin*, lui
» dis-je, ma Grandeur n'a pas be-
» soin autrement d'Aumonier :
» mais puisque vous êtes de si
» bonne volonté, je veux bien vous
» prendre à mon service.

» Monsieur le Prince, présent
» à toute cette conversation, fut
» ravi de me voir un Aumonier.
» Comme le pauvre *Poussatin*

» étoit fort délabré, je n'eus pas
» le tems de le mettre en équipa-
» ge à *Perpignan* : mais lui ayant
» fait donner le justaucorps d'un
» des laquais du Maréchal de
» Grammont, qui restoit avec
» l'équipage, je le fis monter der-
» riere le carosse de Monsieur le
» Prince, qui mouroit de rire tou-
» tes les fois qu'il voyoit la mine
» peu orthodoxe que le petit *Pous-*
» *satin* avoit en livrée jaune.

» Dès que nous fûmes à Paris,
» on en fit le conte à la Reine,
» qui d'abord en fut un peu sur-
» prise. Cela n'empêcha pas qu'el-
» le ne voulût voir danser mon
» Aumonier. Car en Espagne, il
» n'est pas tout à fait si rare de
» voir danser les Ecclésiastiques,
» que de les voir en livrée.

» *Poussatin* fit des merveilles
» devant la Reine : mais comme
» sa danse étoit un peu vive, elle

» ne put supporter l'odeur, que
» son agitation violente répandit
» dans son cabinet. Les Dames
» lui demanderent quartier. Il y
» avoit de quoi vaincre tous les
» parfums, & toutes les essences
» dont elles étoient munies. *Pous-*
» *satin* ne laissa pas d'en rempor-
» ter beaucoup de louanges, &
» quelques louis.

» J'obtins au bout de quelque
» tems un petit Bénéfice de cam-
» pagne pour mon Aumonier,
» & j'ai su depuis que *Poussatin*
» prêchoit avec la même légereté
» dans son Village, qu'il dansoit
» aux noces de ses Paroissiennes. »

Le conte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la scandalisa bien davantatage; & voulant justifier la Cour d'Espagne sur un procédé qui pa-

roissoit si dur: Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle héréfie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'Inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérite mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux Collége de France; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solemnelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'avanture; & le Chevalier de Grammont satisfit sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la

Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter, quand il faiſoit quelque récit : mais il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon indignation. Le ſeul *Rouſſel* étoit de tems en tems l'objet de ſes railleries, encore le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danſes. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il danſoit toutes à livre ouvert, & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à

ses habits : il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'allarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'*Hamilton* : mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Roussel, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitoit d'elle : mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Castelmaine*, *Roussel* prit son tems, & s'adressant à Mademoiselle d'*Hamilton*, d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces oc-

casions, il lui fit sa déclaration de cette maniere : « Je suis frere du » Comte *de Bedford*. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai » trois mille Jacobus de rente, & » quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiselle, » vous les offrir avec ma personne. L'un des présens ne vaut pas » grande chose sans l'autre, j'en » conviens. C'est pourquoi je les » mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un » petit asthme, qui vrai-semblablement ne durera pas long-tems, » car y il a plus de vingt ans que je » l'ai. Si vous me jugez digne du » bonheur d'être à vous, je ferai » la proposition à Monsieur votre » pere, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser, avant que de » savoir vos sentimens. Mon neveu *Guillaume* ne sait encore » rien de mon dessein : mais je

» crois qu'il n'en sera pas fâché, » quoiqu'il se voie par-là frustré » d'un bien assez considérable; car » il a beaucoup d'égard pour moi: » outre qu'il s'attache volontiers » auprès de vous, depuis qu'il » s'apperçoit que je vous aime. Je » suis fort aise qu'il me fasse sa » cour par ses assiduités ici; car il » ne faisoit que dépenser son ar- » gent auprès de cette coquine de » *Midleton*, au lieu qu'il ne lui en » coûte rien à présent dans la » meilleure compagnie d'*Angle-* » *terre.* »

Mademoiselle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. » Il sera, lui dit-elle,

» assez tems de leur en parler à
» votre retour des eaux ; car je ne
» vois pas beaucoup d'apparence
» qu'ils disposent de moi, que
» vous ne soyez venu. En tout
» cas, si l'on me pressoit beau-
» coup, votre neveu *Guillaume*
» aura soin de vous en avertir.
» Ainsi vous n'avez qu'à partir
» quand il vous plaira : mais gar-
» dez vous bien de négliger votre
» santé, pour précipiter votre re-
» tour. »

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas faché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival

si dangereux. » Il est donc parti,
» Chevalier, lui dit le Roi. Sure-
» ment, Sire, dit-il. J'ai eu l'hon-
» neur de le voir embarquer dans
» un cochemen, avec son asthme
» & son équipage de campagne, la
» perruque à calotte proprement
» renouée avec un ruban feuille-
» morte, & le chapeau ambigu,
» couvert d'un étui de toile cirée,
» qui lui sied à merveille. Ainsi,
» je n'aurai plus à faire qu'à *Guil-*
» *laume Roussel*, qu'il laisse rési-
» dent auprès de Mademoiselle
» d'*Hamilton*; & pour lui, je ne
» le crains ni sur son compte, ni
» sur celui de son oncle. Il est trop
» amoureux lui-même, pour ap-
» puyer les intérêts d'un autre:
» & comme il n'a qu'une méthode
» de faire valoir les siens, savoir,
» de sacrifier le portrait ou quel-
» ques lettres de la *Midleton*, j'ai
» ma foi de quoi faire paroli de

» ces sortes de faveurs. J'avoue
» qu'il m'en coûte un peu.

» Puisque vos affaires vont si
» bien du côté des *Roussels*, lui
» dit le Roi, je veux bien vous
» apprendre que vous êtes délivré
» d'un autre rival beaucoup plus à
» craindre pour vous, s'il n'étoit
» déja marié. Mon frere est nou-
» vellement amoureux de Mada-
» me *de Chesterfield*. Que de bé-
» nédictions à la fois! s'écria le
» Chevalier de Grammont; je
» lui sais si bon gré de cette in-
» constance, que je le servirois de
» bon cœur auprès de sa nouvelle
» maîtresse, s'il n'avoit *Hamilton*
» pour rival. Votre Majesté ne
» sauroit trouver mauvais que je
» serve le frere de ma maîtresse
» contre le vôtre. *Hamilton* n'a
» pourtant pas si besoin de secours
» dans une affaire comme celle-ci,
» que le Duc d'*Yorck*, lui dit le

» Roi : mais de l'humeur dont je
» connois Mylord *Chesterfield*, il
» ne souffrira pas si patiemment
» que le bon *Shrewsbury*, qu'on
» se batte pour sa femme. Il mé-
» rite pourtant assez la même des-
» tinée. Voici ce que c'étoit que
ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parcequ'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces avant qu'elle fût mariée ; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée

du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa premiere passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine*, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit dont épousé Madame *de Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque-tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite; & dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit; elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de

tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manieres, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *Wit-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillerent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pû tout d'un coup passer de

l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes, & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sinceres du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*; se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flatoient, lui promit sa protection

de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame *de Chesterfield*, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discretement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride ; elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck*; & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, fut ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vrai-semblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manieres, dont ils

avoient mille fois ri tête à tête: mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la derniere main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots: mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fierement, qu'il méritoit que des réproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes allarmes, & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il

n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit: & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame *de Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette maladie de la plûpart des coquettes, qui charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais avant que de passer au détail de cette avanture, jettons la vûe sur les fortunes galantes de son Altesse, avant la déclaration de son mariage, parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les

faits véritables & peu connus répandent sur la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*York* avec la fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention, de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point eſſentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouſe ne fût pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effacât, le Duc dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, ſembloit ne ſouhaiter le rétabliſſement du Roi, que pour le déclarer avec éclat : mais dès qu'il ſe vit poſſeſſeur d'un rang qui touchoit de ſi

près au throne, que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son frere; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élevation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obte-

nir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde* : mais plus que cela, les remors d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une moquerie de mettre en

feu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût ; & que pourvû qu'il ne leur dît point que la chose fût déja faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le Duc d'*Yorck* consentit, & Mylord *Falmouth* ayant assemblé son Conseil & ses témoins, les mena dans le cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew* ; tous gens d'honneur : mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoi-

selle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés, avec toute la Cour, contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur ayant dit, après une espece de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté, qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pû lui donner; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour; & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite; il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincerement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages

ses desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matiere si sérieuse & si délicate: mais le Duc d'*Yorck* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arran*, qui parla le premier, déposa, que dans la gallerie de Hons-laerdik, où la Comtesse d'*Offery*, sa belle-sœur, & *Germain*, jouoient un jour aux quilles; Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, & que lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vrai-semblance aux

vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille, sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce : mais *Killegrew* voulant renchérir sur ces

foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes graces. Il avoit l'esprit vif & badin, & savoit donner un tour agréable à ses récits, par des figures gracieuses & sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre Cignes; qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs ses témoins à bonne-fortune de leur franchise,

leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Mylord *Falmouth* qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils se douterent bien de ce qui faisoit la conversation des deux freres, car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck* en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne douterent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa disgrace; & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Yorck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Offery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même

cette accablante nouvelle. Ils trouverent à l'heure marquée, Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne douterent point que ce ne fût de rage & de désespoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de cet air content & serain dont on annonce les bonnes nouvelles:
» Comme vous êtes les deux hom-
» mes de la Cour que j'estime le
» plus, je veux que vous ayez les
» premiers l'honneur de saluer la
» Duchesse d'*Yorck*: La voilà.

La surprise ne servoit de rien; & l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher, ils se jetterent promptement à genoux pour lui

baiser la main qu'elle leur tendit avec autant de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sinceres dans la suite.

Les petits maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'*Yorck*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices

ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zele, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck*, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame *de Carneguy* qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, &

sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque - tems. Mylord *Carneguy* son époux, étoit encore en Ecosse : mais son pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le nom de *Soutkask*, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord : mais comme il étoit bien-aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle & le Duc d'*Yorck*, à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes ; c'est-à-dire,

toûjours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, & sans savoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions : mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Lon-

dres la Lettre de complimens, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bientôt monter.

Le diable qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de son Altesse, parceque la *Southask* avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux : spectacles, qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard.

tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse : mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guere. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre ; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : » Eh, bon jour, » *Carneguy*, bon jour, mon gros » cochon, lui dit-il, en lui tendant la main : d'où diable sors-» tu, qu'on ne t'a point vu depuis » Bruxelles ? Que viens-tu faire » ici ? N'en voudrois-tu point aussi » à la *Soutkask* ? Si cela est, mon » pauvre ami, tu n'as qu'à tirer » pays : car je t'apprends que le » Duc d'*Yorck* en est amoureux, » & je te veux bien confier, qu'à » l'heure que je te parle, il est là de-» dans, qui lui en dit deux mots.

Soutkask interdit, comme on peut ſe l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles queſtions. *Talbot* le mit dehors comme ſon ami, & comme ſon ſerviteur lui conſeilla de chercher fortune ailleurs. *Soutkask* ne ſachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans ſon carroſſe; & *Talbot*, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le Duc ſortît pour lui en faire le récit: mais il fut bien ſurpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaiſant pour ceux qui y étoient de quelque choſe, ſur-tout il trouva fort mauvais, que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret: & bien lui prit de ſon indifférence; car

Madame de *Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son Histoire.

Fin de la premiere Partie.

550748

Bm [illegible]/4 [illegible]